

Mémoire dans lequel on cherche à déterminer quelle influence les moeurs des François ont sur leur santé, qui a remporté le prix, au jugement de l'Académie d'Amiens ... 1771 / [Hugues Maret].

Contributors

Maret, Hugues, 1726-1786
Académie d'Amiens

Publication/Creation

Amiens : chez la veuve Godard, 1772.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/v6u2qjxk>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



35393/A

60
13/4

C. XIV 24

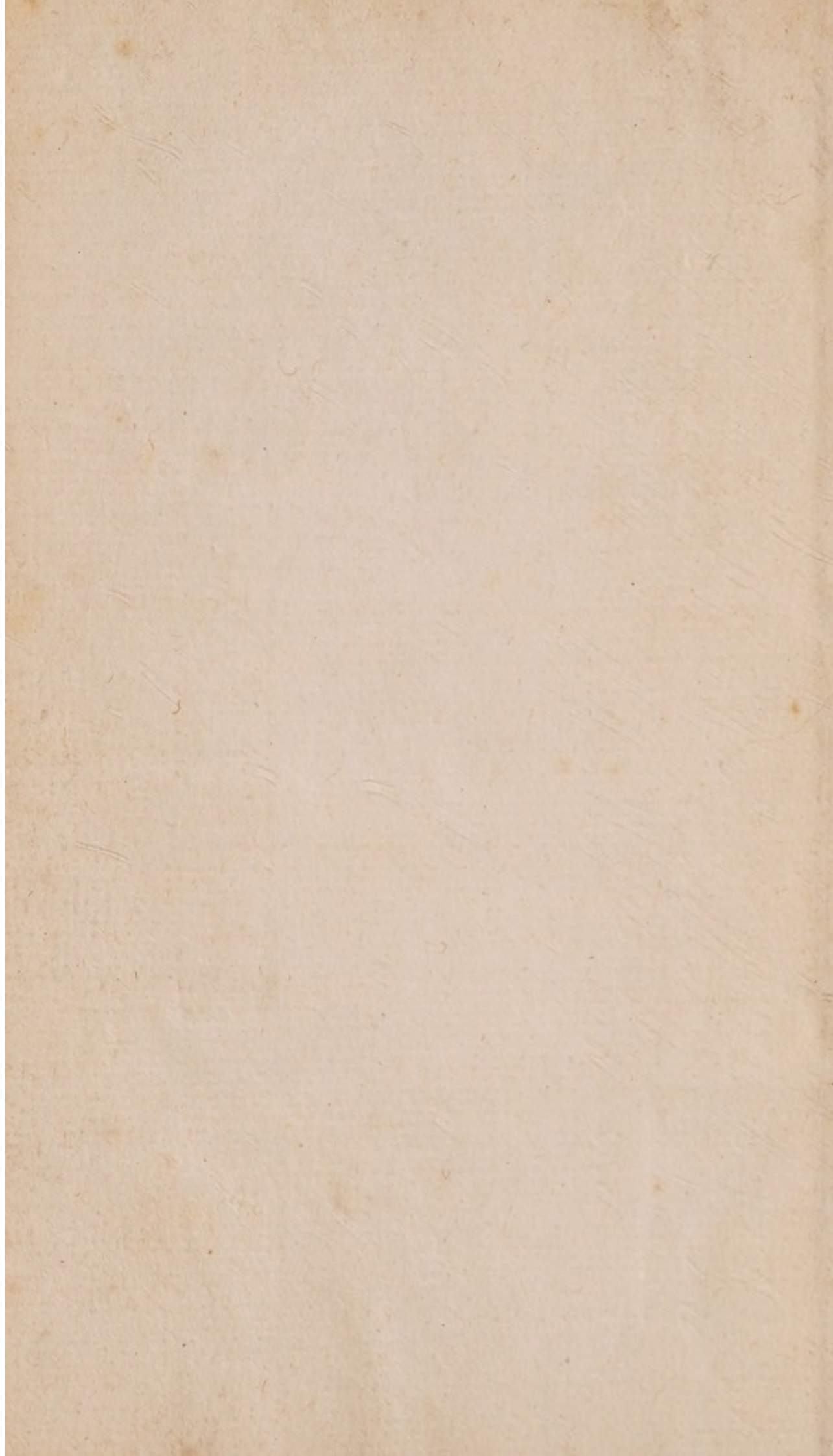
Maret

942

1/2

4/24

J.



M. M.

M É M O I R E

*DANS lequel on cherche à déterminer
quelle influence les Mœurs des Fran-
çois ont sur leur Santé.*

Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores mox daturus
Progeniem vitiosiore.

HORACE, Ode 6. liv. 3.

*Nos peres, plus méchans que n'étoient nos aïeux,
Ont eu des enfans plus coupables,
Qui seront remplacés par de pires neveux.*

M É M O I R E

Dans lequel on cherche à déterminer
quelle influence les Mœurs des Fran-
çois ont sur leur Santé.

Meis parentum peior avis tui
Nos raptores mox datus
Progeniem vitiosam.

HORACE, Ode 6. liv. 3.

Noterai, plus méchant que n'étoient nos aïeux,
Ont en des enfans plus coupables,
Qui sont remplacés par de pires parents.

MÉMOIRE

*DANS LEQUEL ON CHERCHE
à déterminer quelle influence les Mœurs
des François ont sur leur Santé,*

QUI a remporté le Prix, au Jugement de
l'Académie d'Amiens, en l'année 1771.

PAR M. MARET,
grand père du Duc de Bassano

DOCTEUR en Médecine, Agrégé au College des
Médecins de Dijon, & Secretaire perpétuel de
l'Académie de la même Ville; Agrégé Honoraire du
College Royal de Médecine de Nancy, des Aca-
démies de Bordeaux, Caen & Clermont-Ferrand.



A AMIENS,

Chez la veuve GODARD, Imprimeur du Roi
& de l'Académie.



M. DCC. LXXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

MÉMOIRE

DANS LEQUEL ON VERRA

la manière dont on a

été traité pendant

l'année 1771.

Par M. MARIOTTE,

Docteur en Médecine,

Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris,

et de la Faculté de Médecine de Paris.

Paris, chez la Citoyenne Lesclapart,

au Palais National, ci-devant de la

Assemblée Nationale, ci-devant de la



A PARIS,

chez la Citoyenne Lesclapart, ci-devant de la

Assemblée Nationale, ci-devant de la

Faculté de Médecine de Paris.

M. DCC. LXXII.

Avec Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

L'Impression de cet Ouvrage ne s'est pas faite sous les yeux de l'Auteur, & l'Imprimeur d'Amiens n'a ni voulu corriger avec exactitude les épreuves qui ont été revues par Mr. Baron, Secrétaire de l'Académie, ni imprimer l'Errata que cet Académicien avoit fait.

Mais l'Auteur a cru devoir prendre sur lui de réparer les torts de l'Imprimeur, en indiquant ici les corrections à faire dans son Ouvrage.

ERRATA.

- P**Age 1^{re}. ôtez les guillemets placés dans cette page, qui commencent à la 3^e. ligne.
Page 14. lig. 1. les opulens, lisez les plus opulens.
Page 18. lig. 9. les habitans, lisez ses habitans.
Page 20. lig. 19. vitilique, lisez vitiligue.
Page 21. lig. 5. différente espece, lisez différentes especes.
Page 34. lig. 13. fieeles, lisez fiecles.
Page 36. lig. 11. des habillemens, lisez & des habillemens.

- Page 37. lig. 21. rapides, *lisez* vapides.
- Page 39. lig. 17. les femmes, *lisez* les femmes;
- Ibid.* lig. 17. sur-tout; *lisez* sur-tout,
les carnosités *lisez* les carnosités,
- Page 43. lig. 8. on la forçoit, *lisez* on les forçoit.
- Page 45. lig. dern. aucun, *lisez* aucune.
- Page 47. lig. 12 & suiv. ôtez les guillemets.
- Page 68. lig. 7. devoit, *lisez* devoit.
- Page 72. lig. 14. conservée, *lisez* conservé.
- Page 75. lig. 21. stages, *lisez* stases.
- Page 78. lig. 1. plaisirs, *lisez* les plaisirs.
- Page 79. lig. 16. spiritueuses, *lisez* spirituelles.
- Page 85. lig. dern. agités, *lisez* agacés.
- Page 86. lig. 3. crétisme, *lisez* érétisme.
- Page 97. lig. 9. dépens de votre être, *lisez* dépens
de la solidité de votre être.
- Page 103. lig. dern. baiges, *lisez* bayés.
- Page 108. lig. 20. ôtez les guillemets, ainsi que
des suivantes.
- Page 110. lig. 22. mais. *Effacez-le.*
- Page 112. lig. 15. la mule, *lisez* sa mule.
- Ibid.* lig. 19. Meri, *lisez* Mai.
- Page 114. lig. 6. quatrieme siecle, *lisez* quator-
zieme siecle.
- Page 118. lig. 19. rapidité, *lisez* rigidité.
- Page 121. lig. 2. s'agit, *lisez* il s'agit.
- Page 123. lig. 3. particuliere & étrangere, *lisez*
partie étrangere.
- Ibid.* lig. 13. pas pestilentielles, *lisez* pas toutes
pestilentielles.
- Ibid.* lig. 17. contagieux, *lisez* contagieuses.
- Page 128. lig. 28. depui, *lisez* depuis.
- Page 129. lig. 23. cugalenus, *lisez* eugalenus.
- Page 151. lig. 17. influe, *lisez* influa.
- Page 152. lig. 18. délicats, *lisez* délicates.
- Page 154. lig. 9. *Litterarum*, *lisez* *Litteratorum*.



MÉMOIRE

Dans lequel on a cherché à déterminer quelle influence les mœurs des François ont sur leur santé.

DEPUIS long-tems nos Moralistes s'écrient, comme autrefois Horace : » Plus » méchans que nos peres, nous » nous préparons une postérité plus » criminelle encore ; mais entraînés » par le torrent de l'exemple, & » séduits par un égoïsme perfide, » nous fermons l'oreille à leurs cris ; » nous semblons vouloir justifier » leurs reproches, & préparer les » maux dont ils nous menacent ».

Demander, en pareilles circonstances, que l'on détermine quelle est l'influence de nos mœurs sur notre santé ? de quelles maladies anciennes elles nous ont délivrés ? quelles maladies nouvelles elles nous ont donné ? c'est agir en philosophes qui connoissent les hommes ; c'est agir en citoyens que le patriotisme éclaire sur nos besoins.

En effet, dès que nos Socrates modernes ont inutilement démontré le danger des passions, dès que nos Orateurs Chrétiens ont en vain tonné contre les vices, & pour nous rendre vertueux, ont employé, sans succès, les menaces les plus terribles, & les promesses les plus flatteuses, il ne reste peut-être d'autre ressource que de faire voir jusqu'à quel point notre façon de vivre altere notre santé, que d'intéresser

l'amour de nous-mêmes à la réforme de nos mœurs.

Frappé de l'importance de cette discussion, j'ose essayer de faire sentir à mes concitoyens, que, si un concours d'évenemens heureux les a délivrés de beaucoup de maladies qui abrégeoient autrefois leurs jours, ou tout au moins qui en rendoient la durée affreuse, victimes de la foiblesse humaine, & presque incapables de garder un juste milieu, ils n'ont pas su profiter de tous les avantages que les révolutions politiques & physiques leur ont procurés, & qu'ils creusent de leurs propres mains l'abyme qu'ils prétendoient combler.

Leur rappeler ce qu'ils ont été, & leur montrer ce qu'ils sont; leur offrir dans des tableaux fideles, & les maux dont leurs mœurs les ont

délivrés , & ceux qu'elles rassemblent sur leurs têtes ; tel est l'objet que je me propose. Je me bornerai , pour former ces tableaux , à saisir les traits qui , dans différentes époques , caractérisent l'état du gros de la Nation. Puissent leur vérité & leur contraste engager les François à retourner sur leurs pas , & les ramener au but qu'ils ont dépassé !

Si l'Histoire eût toujours été écrite par des Philosophes , je n'aurois qu'à ouvrir nos fastes , pour faire connoître les mœurs de nos aïeux , & les maladies auxquelles ils ont été sujets ; mais , préoccupés , ou enthousiastes , ou amis du merveilleux , la plupart des Historiens ont négligé les détails qui pouvoient nous éclairer sur ces différens objets. Sans le jour lumineux que le présent répand

sur le passé, mon entreprise passeroit mes forces. Ce qui m'encourage à la tenter, c'est que les mœurs ne se polissent pas au même degré, & dans la même proportion, dans tous les ordres d'un état & dans tous les individus d'une nation; c'est que la révolution morale ne s'opere que de proche en proche, & conséquemment, très-à la longue; c'est enfin que, si l'on porte, sur la France, des yeux accoutumés à distinguer les objets, on voit que des nuances infinies différencient les François. Ainsi, je n'irai pas seulement chercher, dans l'histoire, les traits dont je veux former les tableaux que je me propose d'exécuter; mais l'observation des événemens qui se passent autour de moi, & presque sous mes yeux, m'en fournira la plus grande partie: d'ailleurs, me permettant

des excursions dans les différens Etats qui nous environnent , j'en rapporterai des études qui me serviront à donner plus de relief , & , conséquemment , plus de vérité aux différentes figures que je dois grouper.

Un coup d'œil général , jetté sur notre Histoire , m'offre une nation vive , enjouée , généreuse , brave , mais présomptueuse , mais imprudente & inconséquente. Je la vois tantôt courbée sous le joug des Romains , tantôt abattue sous le fer des Hordes Hyperborées , tantôt se déchirant de ses propres mains , & tour-à-tour , dans les angoisses de l'esclavage , & dans l'ivresse de la liberté , changer de mœurs , suivant les circonstances , perdre même jusqu'à son caractère distinctif , sa gaieté , sa générosité ; éprouver enfin

successivement l'influence de toutes les causes physiques, politiques & morales.

Mais, si je veux démêler, avec plus de précision, le rapport des causes aux effets, l'Histoire des premiers siècles ne m'est que d'un foible secours; ce n'est qu'à mesure qu'on se rapproche de celui où nous vivons, que ce rapport devient plus sensible.

Or, comme le dixième siècle est en même tems l'époque des plus terribles secousses politiques dont la France ait été ébranlée, & des plus grands ravages que les maladies aient faits en ce Royaume, je ne remonterai pas plus haut, pour donner une idée, & des maladies que les François ont essuyées autrefois, & des événemens qui les avoient disposés à les contracter.

A cette époque, la foiblesse des successeurs de Charlemagne avoit donné naissance à une foule de petits tyrans. Le bandeau de l'ignorance avoit couvert presque tous les yeux : les peuples, chargés des fers de l'aristocratie féodale, & dégradés sous l'empire de la superstition, ne jouissoient que d'une existence précaire.

Le François, presque toujours en guerre, ne savoit qu'attaquer & se défendre; & la maniere de combattre, en usage en ce tems-là, donnant beaucoup d'avantages à la force, l'éducation, la façon de vivre, & les plaisirs tendoient à fortifier le corps.

Livrés à eux-mêmes presque en naissant, instruits par l'expérience sur l'usage qu'ils pouvoient faire de leurs forces, exposés, dès les pre-

miers momens, aux intempéries des saisons, & toujours en mouvement, les enfans acquéroient, avec rapidité, une grandeur & une force surprenante : aucune ligature ne gênoit le développement de leurs corps ; & la nature, libre dans ses actions, mettoit entre leurs membres la proportion la plus avantageuse. L'exemple des peres, cet instituteur si puissant, concouroit, avec la nature, à donner aux enfans la vigueur & la force que leur position rendoit si nécessaires ; la course, la lutte, & tous les exercices où le corps pouvoit se déployer avec le plus d'avantage, étoient les jeux favoris de l'enfance : une nourriture grossiere contribuoit encore à leur faire un tempéramment robuste.

Des viandes bouillies ou rôties,

affaisonnées avec beaucoup de sel , d'herbes aromatiques , d'aulx & d'oignons , des poissons préparés dans le même goût , quelques légumes farineux , très-peu de racines & de légumes herbacés , des fruits , du lait , du beurre & du fromage , du pain levé ou sans levain , des gâteaux pétris au miel , au lait & au beurre ; tels étoient les alimens ordinaires des François. La rareté du vin en réduisoit la plupart à boire de l'eau pure ou mêlée du suc de quelques fruits : l'eau-de-vie leur étoit à peine connue , & l'on ignoroit presque jusqu'au nom des liqueurs. La frugalité étoit un devoir imposé par la nécessité , & la somptuosité des repas ne consista , pendant long-tems , que dans l'abondance des mets (1).

Les habillemens des différens âges étoient les mêmes , à peu de chose près , pour la forme & pour l'ampleur ; ils laissoient aux membres la plus grande liberté dans leurs mouvemens : les différentes saisons n'avoient pas fait imaginer différente sorte d'habits (2).

Le François ne mettoit sa gloire qu'à être muni de bonnes armes : son logement n'offroit aussi que le nécessaire : une ou deux chambres très-vastes rassembloient, le jour & la nuit, toute une famille ; des portes basses & de petites fenêtres , fermant peu exactement , y laissoient pénétrer l'air extérieur ; de grands coffres , de grandes tables , de grands bancs de bois , des chaises , des selles de la même matiere , des lits très-durs, ou plutôt des grabats, (ce nom convient mieux à un amas

de paille, ou de peaux de différens animaux) formoient tout leur ameublement : leurs habitations n'étoient ornées que par des armes attachées aux murs (3).

Les femmes, retirées dans leurs maisons, y étoient occupées des soins du ménage ; elles allaitoient & instruisoient leurs enfans : elles filoient le chanvre & la laine, faisoient les habits de toute la famille, & même tissoient souvent les étoffes dont les vêtemens étoient composés : c'étoit par leurs mains que le pain & les autres alimens étoient préparés (4).

Chargées de tant de détails, les femmes paroissoient rarement en public, ne faisoient presque jamais de visites ; &, engagées par un besoin continuel d'une protection active à regarder leurs maris comme

des divinités tutélaires , elles les servoient avec respect , ne mangeoient pas à leur table , n'étoient pas admises dans les repas de cérémonie (5).

Quelques danses , quelques conversations avec leurs parentes ou leurs voisines , des repas de peu d'appareil , & le spectacle des jeux de leur famille , formoient le cercle de leurs plaisirs.

Les hommes avoient en partage les travaux de la campagne , & les arts mécaniques , la chasse , l'exercice des armes , les lutttes , les joutes , les courses à pied & à cheval : les tournois leur servoient de délassement , & entretenoient leur vigueur & leur courage (6).

Falloit - il entreprendre quelques voyages ou quelques chasses ; falloit - il marcher à l'ennemi ,

les opulens montoient à cheval ou sur des mules ; tout le reste alloit à pied , & les femmes suivoient leurs maris : elles étoient traînées dans des chars découverts , ou montées sur des mules , ou des chevaux (7).

Se coucher de très-bonne heure, se lever avant le jour , étoit un usage commun aux deux sexes , & une méridienne suppléoit quelquefois au sommeil de la nuit (8).

Une vie aussi laborieuse donnoit aux François une force dont nous ne pouvons nous faire une idée bien juste. L'estime du public, toujours proportionnée aux qualités utiles à la société , plaçoit au premier rang les hommes les plus forts (9).

La nécessité d'une défense mutuelle devoit nécessairement faire

naître ce préjugé : elle devoit aussi inspirer aux membres d'une même famille , aux habitans d'un même pays , les sentimens de l'attachement le plus fort.

Aussi , le patriotisme concentré dans des sphaeres d'un très - petit diamètre , opéra-t-il souvent des prodiges ; aussi , à travers les horreurs dont l'abus du pouvoir , l'excès de la crédulité & le fanatisme couvroient la surface de la France , vit-on , plus d'une fois , percer des vertus dignes des plus beaux siècles de l'Empire Romain , & des hommes donner des preuves du plus grand héroïsme (10). C'est dans ces siècles malheureux que la Chevalerie prit naissance (11).

Les passions, dont l'effort étoit proportionné à la vigueur des tempéramens, jettoient toujours les François

dans les extrêmes. Trop pleins de confiance en leurs forces, pour être faux, & esclaves de l'honneur, ils portoient la franchise jusqu'à la rudesse. Rien de plus ardent, de plus vrai que leur amour; rien de plus violent & de moins déguisé que leur haine. Des émotions de l'ame aussi fortes augmentoient encore l'effet de la sobriété & de l'exercice.

Les fibres, douées d'une force de cohésion très-grande, oscilloient avec vigueur. La masse humorale, condensée par ces oscillations, acquéroit une consistance capable de s'opposer à une atténuation vicieuse. L'état des solides & des fluides favorisoit toutes les fonctions animales; & les mœurs des François n'auroient dû les rendre susceptibles que de ces maladies

ladies auxquelles expose la présomption des forces, ou l'obligation de faire de grands efforts, que de ces maladies inflammatoires, si souvent funestes aux habitans de nos campagnes, & au petit nombre des François de nos jours, que leur constitution rapproche de la constitution de leurs ancêtres (12).

Mais il étoit des maux que les désordres politiques faisoient germer de toutes parts, & qui accabloient nécessairement ceux-ci.

La France, hérissée de forteresses, n'offroit par-tout qu'un aspect menaçant. Les arts, nécessaires pour s'opposer à la violence, étoient presque les seuls en vigueur. L'agriculture, découragée par l'incertitude des possessions, par la difficulté des exploitations, par la foiblesse des récoltes, languissoit,

ou n'avoit qu'une existence éphémère. La terre, ombragée par des forêts immenses, présentoit presque par-tout des plaines innondées & chargées de plantes malfaisantes, des landes stériles, des côteaux arides, & des prairies couvertes de buissons : elle se refusoit souvent à nourrir les habitans.

L'indigence extrême de la plupart des François les obligeoit à se contenter d'alimens de la plus mauvaise qualité, pris plus souvent dans le regne animal que dans le végétal (13). Presque tous manquoient de linge (14), & l'on avoit abandonné l'usage des bains, par principe de religion (15).

La plus grande mal-propreté étoit l'effet nécessaire d'une situation aussi affreuse : elle occasionnoit la suppression de la transpiration, ou

diminuoit considérablement cette fonction, & favorisoit l'absorption d'une infinité de matieres infectes.

Toute police étoit méconnue : on n'avoit pour objet que de se précautionner contre les ennemis du dehors, sans égard aux causes des maladies que l'habitude faisoit méconnoître ou négliger.

Forcé, pour défendre sa vie contre les attaques imprévues des ambitieux & des injustes, de se renfermer dans des châteaux forts ou dans des villes, le François voyoit se multiplier, autour de lui, les causes de mort : des murs très-élevés rendoient son habitation presque impénétrable à l'air : des fossés bourbeux remplissoient continuellement l'atmosphère des vapeurs infectes. Des rues étroites & non-pavées augmentoient encore l'infection.

d'un air qui ne pouvoit pas être renouvelé (16).

Aussi, la France éprouva-t-elle souvent, en ces tems malheureux, des famines assez cruelles pour obliger à manger de la chair humaine, pour forcer, dans l'intention d'affouvir sa faim, à déterrer les morts, à donner la chasse aux vivans (17): aussi fut-elle dévastée par toutes les maladies putrides, aiguës & chroniques connues. Il y eut des pestes très-fréquentes, & plusieurs épidémies de fièvres malignes & de dyssenterie (18). La lepre, qui y régnoit long-tems avant le septieme siecle, s'étoit répandue par tout le Royaume (19). Les maladies cutannées, telles que la teigne, la vitilique, &c. couvroient le corps de la plupart des habitans, & étoient souvent confondues avec la lepre. Le

feu sacré & le mal des ardents s'y montrèrent plusieurs fois (20), & la maladie pédiculaire y fut connue (21); la petite vérole, la rougeole, différente espece de fievres éruptives (22), le scorbut (23), les écrouelles, le rachitis (24), & toutes les maladies fébriles & cachétiques, observées encore de nos jours, auxquelles se vint joindre, dans la suite, le mal vénérien (25), achevoient de ravager le Royaume, & sembloient avoir conjuré sa perte; elle paroissoit même d'autant plus inévitable cette perte, qu'à l'exception du Clergé séculier & régulier, & de quelques Seigneurs, tous les François étoient exposés à l'action des causes capables de produire ces maladies.

Dans une position aussi affreuse, les yeux des François s'ouvrirent,

& le désir du bonheur , objet des vœux de tous ceux qui se réunissent en société , mobile ordinaire des révolutions politiques , fit prendre à la France une face nouvelle.

Les peuples sentirent qu'ils s'étoient abusés sur les moyens de se rendre heureux ; qu'un état de guerre continuelle éloignoit nécessairement le bonheur auquel ils aspireroient. Nos Rois de la troisième race , mettant à profit ces dispositions , parvinrent à établir une opinion qui leur a concilié l'amour de leurs sujets , & qui est le plus ferme appui de leur trône ; parvinrent à persuader les François que , gouvernés par un seul Prince , ils seroient libres , à l'abri des loix , & aussi heureux que l'homme puisse l'être.

Mais cette révolution dans la fa-

çon de penser ne se fit qu'avec lenteur , & les passions la retarderent. Les grands ne renoncèrent que difficilement à une indépendance qui leur faisoit illusion , & dont ils espéroient tirer encore plus d'avantages. Les petits , façonnés au joug par l'habitude , & trompés par le préjugé , croyoient leur sûreté attachée à la protection que leur accordoient leurs Seigneurs. Il fallut plusieurs siècles pour les éclairer les uns & les autres sur leurs véritables intérêts.

La rédaction des loix des Fiefs, l'affranchissement des Serfs , la loi de l'inaliénabilité du Domaine royal, l'établissement des Communes , celui des Troupes réglées & des Compagnies d'ordonnance , & l'érection des Parlemens (26) , furent les moyens dont nos Rois se servirent

pour surmonter les obstacles qui s'opposoient à leurs desseins. L'affoiblissement des préjugés de la noblesse, qui, auparavant, s'enorgueillissoit de son ignorance; le goût pour les lettres, qui se répandit jusque parmi le peuple; l'attrait des plaisirs, dont la Cour devint le centre; le luxe, qui multiplia les besoins & les ressources, fecorderent leurs projets, sans être entrés dans leur plan, & firent tomber peu-à-peu tous les François aux pieds de leurs Souverains.

Les croisades, les guerres occasionnées par l'ambition des Anglois, par les prétentions de nos Rois sur différentes contrées de l'Italie, par la rivalité des Maisons de Bourbon & d'Autriche, par les desseins audacieux des Médicis & des Guise, par la fureur du
fanatisme

fanatisme & de l'intolérance , firent éprouver à l'État des secouffes qui reculèrent cet heureux moment ; mais , semblables à ces maladies qui , dépurant la masse humorale , redonnent au corps une vigueur nouvelle , ces guerres contribuerent au bonheur de la Nation , en mettant toutes ses forces dans les mains de nos Rois.

Ce changement de systême politique en opéra un prodigieux dans le physique de la France , & dans les mœurs de ses habitans. Après mille alternatives de calme & de tumulte , de sérénité & d'orages , l'on vit éclore ce jour nouveau , dont le Grand Henri n'apperçut que l'aurore , & qui , malgré de légers nuages formés , de tems à autre , par les passions , rend ce Royaume , depuis près de deux siècles , la

contrée la plus fortunée de l'Europe.

La pacification universelle fit succéder la sécurité à la défiance qui armoit autrefois les François les uns contre les autres. De nouvelles idées furent l'effet nécessaire de cette révolution : les habitans des différentes Provinces , ne composant plus qu'une même famille , se regarderent comme freres , se traiterent en freres ; leur ame s'agrandit ; leurs vues s'étendirent ; l'humanité rentra dans tous ses droits ; le patriotisme cessa d'être concentré dans de petites sociétés.

Rassurés par la vigilance de nos Monarques contre les entreprises des ennemis du dehors , par la vigueur des loix contre les violences de l'injustice , les François se sont appliqués , depuis cette époque ,

à assurer leur existence par une agriculture mieux entendue, à la rendre agréable par les sciences, les belles-lettres & les arts.

Le tems a détruit des forteresses qui devenoient inutiles ; il n'en subsiste plus que sur les frontieres du Royaume (27). Si, pour faciliter l'exécution de différens réglemens, des murs entourent encore nos cités, ces murs sont moins élevés ; nos rues sont plus larges ; un pavé bien entretenu y maintient la propreté ; les eaux, rassemblées avec soin dans différens canaux, ne croupissent plus. La destruction d'un grand nombre de forêts a fait disparoître une partie des obstacles qui gênoient le mouvement de l'athmosphere, L'air circule avec facilité : il n'est plus que rarement altéré par un mélange de vapeurs

infectes : il porte beaucoup moins de germes de mort dans notre sein.

Des plaines couvertes des plus riches moissons , des prairies émail-
lées de fleurs , ou animées par des
troupeaux nombreux , des côteaux
chargés de vignes , des vergers peu-
plés de toute sorte d'arbres frui-
tiers , des jardins où toutes les
plantes utiles & agréables sont réu-
nies , des parcs où l'art , maîtrisant
la nature , lui prête de nouvelles
graces , des maisons commodes &
agréables , des palais somptueux ,
s'offrent de toute part aux yeux de
l'observateur.

Les grands chemins , les canaux
navigables établissent une commu-
nication facile entre toutes les par-
ties de la France. Des milliers de
vaisseaux font disparaître l'espace
qui sépare les deux mondes. L'art

de la navigation a créé le commerce , a multiplié les ressources contre la disette. L'œil du Législateur a porté la vie jusqu'aux extrémités de son Royaume : à sa voix des manufactures sans nombre se sont élevées , & ont affranchi la Nation de l'espece de tribut que l'industrie des Etrangers lui avoit imposé ; à sa voix les arts libéraux & mécaniques sont arrivés à leur perfection , ou s'en sont beaucoup approchés.

Nos habitations sont devenues beaucoup plus saines ; la propreté y regne , ainsi que dans nos vêtements : nos tables sont chargées d'alimens de la meilleure qualité possible ; le vin , le cidre & la biere nous fournissent une boisson capable de prévenir la putridité , & d'y résister. L'Amérique a rendu plus

communs le sucre & le café, deux anti-septiques efficaces.

Un grand nombre de François ne jouissent pas, il est vrai, de tous ces avantages, & la plûpart en ont abusé; mais il est certain qu'il n'y en a peut-être aucun qui n'ait participé à quelques-uns d'entr'eux. Si l'abus qu'on en a fait a eu des suites, il n'est pas moins vrai que plusieurs maladies, qui avoient plus d'une fois porté la désolation dans les siècles précédens, ont disparu entièrement dans le dix-septieme, ou sont devenues moins funestes, par la connoissance des moyens capables de les combattre.

Cinquante-sept pestes, ou maladies épidémiques très-pernicieuses, avoient dévasté la France depuis l'an 503 jusqu'à la fin du neuvieme siècle. Depuis cette époque jusqu'en

1721, l'on en a compté soixante-douze, mais plus ou moins éloignées, à proportion du plus ou moins fâcheux état de ce Royaume. Il y en a eu vingt-quatre dans le onzieme siecle, quatorze dans le quatorzieme, autant dans le seizieme, quatre dans le dix-septieme, & l'histoire du dix-huitieme n'en offre qu'une seule, dont les ravages encore ont été bornés à une ou deux Villes (28). Qu'après avoir considéré ces changemens heureux, on porte les yeux sur l'Egypte, où les vapeurs, qui s'élevent des terrains dont le Nil s'est retiré, donnent continuellement naissance à la peste; sur la Turquie, où la maniere de vivre, le non-usage du vin & le dogme de la prédestination rendent cette maladie presque endémique; sur la Pologne, où, de

nos jours , un état continuel de guerre a fait négliger l'agriculture , a causé la famine & la peste , & l'on reconnoîtra l'influence de nos mœurs sur la destruction de ce fléau ; il n'est pas moins sensible que nous leur devons encore la disparition du feu sacré , du mal des ardens , de quantité de maladies cutanées , & de la lepre.

Comme l'on n'étoit plus obligé à habiter des lieux humides & mal-propres , comme l'on avoit la facilité de se procurer des alimens salubres , ces maladies devoient cesser d'elles - mêmes , puisque leurs causes principales étoient anéanties.

On comptoit autrefois des milliers de léproseries en France (29) ; elles étoient devenues inutiles dès le commencement du dix-septieme

siècle ; & les lépreux , depuis ce tems-là , n'ont plus fixé l'attention du Gouvernement. Si , postérieurement à cette époque , il s'en est offert quelques-uns aux yeux des Médecins , leur petit nombre fournit une preuve décisive de l'effet des mœurs relativement à cette maladie ; & , comme l'histoire de ces malades fait voir que , par la fatalité des circonstances , ils étoient encore dans le dixième siècle , la démonstration de l'influence des mœurs sur la destruction de la lepre est complète.

Mais nous n'avons pas trouvé , dans le changement de notre position , tous les avantages que nous pouvions en attendre. Si nos mœurs nous ont délivrés de quelques maladies auxquelles nos ancêtres étoient en proie , il en est qu'elles ont

rendu plus communes; elles en ont même fait naître de nouvelles. Les ouvrages des Médecins, qui ont écrit depuis le commencement du dix - septieme siecle, l'attestent. L'observation des mœurs des François, tant dans ce siecle-là que dans le dix-huitieme, va nous en donner les raisons.

La découverte de la poudre à canon, en changeant les plans de défense & d'attaque, avoit, depuis deux siecles, fait perdre une partie des avantages que donnoient la force & l'adresse. Les exercices du corps commençoient à être négligés; & les François, ayant appris que les qualités de l'esprit pouvoient attirer l'estime du public, commençoient à se donner à l'étude. Une vie plus sédentaire & moins active fut l'effet de cette révolution.

Le goût des plaisirs tranquilles ne tarda pas à dominer. On ne renonça pas d'abord entièrement à ceux qui avoient fait les délices des siècles précédens ; mais on leur associa , & , dans la suite , on leur préféra les jeux de cartes & de dés, les concerts & les spectacles , où le génie des Corneille , des Moliere , des Quinault & des Lully , entraînoit toute la Nation.

Les femmes , appelées à la Cour par François I (30) , étoient peu-à-peu forties de la retraite où les circonstances , & , si l'on veut , les préjugés , les avoient confinées. La galanterie , long-tems circonscrite dans la Cour de nos Rois , & dans celle des grands vassaux , se répandoit par tout le Royaume , mais très-différente de ce qu'elle étoit dans les treizieme & quator-

zieme siècles : elle perdoit sa délicatesse , & dégénéroit en libertinage.

L'abondance , procurée par l'agriculture & par le commerce , avoit amené un luxe qui avoit nécessité des loix somptuaires , mais qui , après avoir plié quelque tems sous ces loix , se montroit avec éclat par le faste des logemens , des habillemens , & par la somptuosité des repas : ce luxe avoit multiplié les attraitis qui portent les hommes aux plaisirs de la table , au point que la sobriété de nos ancêtres étoit devenue un objet de dérision. Le vin & les liqueurs couloient à grands flots dans les festins. La liberté , née de l'idée d'égalité que les événemens politiques avoient fait naître , & de l'absence des femmes qui étoient

encore rarement admises à ces orgies, y répandoit une joie bruyante. Les convives éteignoient ordinairement leur raison dans le vin. La plûpart d'entr'eux, portés à la luxure par l'habitude d'une galanterie peu délicate, ou par l'ardeur d'un tempérament qu'augmentoit l'action des liqueurs spiritueuses, se livroient à toute sorte d'excès.

Ce nouveau genre de vie ne pouvoit manquer de faire de fortes impressions sur les corps ; le défaut d'exercice les affoiblit ; les excès des plaisirs de toute espece en troublerent les fonctions ; les fibres, ou trop molles ou trop rigides, oscillèrent avec foiblesse ou avec irrégularité ; les humeurs, inégalement condensées ou atténuées, devinrent rapides ou acrimonieuses.

Delà, cette foule de maux, ou

nouveaux ou plus communs qu'au-
paravant, qui vinrent assaillir les
François du dix-septieme siecle,
& qui se multiplioient à proportion
que le moment de la révolution s'é-
loignoit, & que le François abu-
soit davantage de sa position.

Peu-à-peu, le sang, excessive-
ment raréfié par l'action des esprits
ardens du vin, les fibres, dessé-
chées & racornies par l'effet de la
même cause, formerent des engor-
gemens dans les visceres; une ex-
travasation de sérosités en fut la
suite, & les hydropisies de toute
espece se déclarerent.

La limphe, par l'effet de la même
cause, ou par celui des convul-
sions réitérées de la volupté, join-
tes à l'épuisement du fluide géné-
rateur, ou par la suite d'une trop
grande inaction, quelquefois par

la combinaison de ces différentes causes , prenoit une consistance crétaçée , & occasionnoit les rhumatismes ou la goutte.

La même disposition à l'épaississement donnoit lieu, suivant l'abondance de la matiere morbifique , & le lieu du dépôt , à des coliques néphrétiques , à la génération de la pierre dans la vessie , & à différentes maladies des voies urinaires ; mais quelques-unes de ces maladies , telles que les incontinenances , les ardeurs d'urine , les carnosités de l'uretre , reconnoissoient souvent , pour cause principale , les excès faits avec les femmes , la dernière sur - tout ; les carnosités n'ont presque jamais eu d'autre cause , & sont ordinairement les suites de quelque maladie vénérienne locale.

Ce genre de maladie , qui parut nouvelle sous Charles VIII (31) , mais qui peut-être étoit beaucoup plus ancienne , se répandit dans le dix-septieme siecle , à proportion des progrès du libertinage , & le virus syphillitique , transmis des peres aux enfans , sans se montrer toujours sous les mêmes apparences , multiplia les écrouelles & les rachitis ; maladies que beaucoup d'autres causes peuvent produire , mais dont l'éducation favorisoit encore la multiplication.

A mesure que l'on avançoit dans le dix-septieme siecle , l'éducation devenoit de plus en plus vicieuse , & condamnoit à une infinité de maladies , & à la foiblesse des hommes nés pour être sains & robustes.

L'art de plaire , étant devenu
peu-à-peu

peu-à-peu l'art le plus nécessaire ; l'on ne tarda pas à apporter tous les soins possibles , pour donner au corps une forme agréable. L'enfant fut entouré de fortes bandes presque en naissant ; des corps de baleine , des croix de fer , des bottines remplaçoient ensuite ces bandes meurtrieres , & s'opposoient au développement de la poitrine & des membres (32).

Les meres , idolâtres de leurs figures , craignant d'altérer la forme de leur gorge , la fraîcheur de leur teint , ne pouvant se résoudre à renoncer aux plaisirs , & ennemies de toute contrainte , souvent même affoiblies par les excès , aggravoient encore la situation malheureuse des enfans : elles imposoient silence aux cris de la nature , écartoient loin d'elles leurs précieux

rejettons , & les livroient à des mercenaires (33). Celles-ci , plus tendres quelquefois que les propres meres , n'empiroient pas toujours le sort de ces petits infortunés. Cependant , beaucoup d'entr'elles , assez scélérates pour sacrifier leurs nourrissons à leur avidité , osoient leur présenter une mamelle vuide de lait , & souvent plus criminelles encore , elles leur faisoient sucer , avec le lait , le virus le plus pernicieux. Enfin , leur lait presque toujours sans proportion avec les dispositions organiques des enfans , portoient , dans le sein de ces victimes du luxe , le germe de la vérole , du scorbut , des écrouelles , du rachitis , & d'un nombre infini de maladies fébriles , qui souvent les faisoient périr dans l'éthisie , dès le premier âge.

Les enfans , rappelés dans la maison paternelle, n'y retrouvoient pas moins d'obstacles au développement avantageux de leurs organes. Leur goût les porte naturellement à se donner beaucoup de mouvement ; la nature même leur en fait un devoir ; on la forçoit à une inaction qui faisoit languir la circulation & les fonctions qui en dépendent , & , par ce moyen , rendoit les humeurs vicieuses.

Sans attendre que le corps eût pris son accroissement , on vouloit donner à l'esprit une maturité & des connoissances qu'il ne pouvoit acquérir que par des efforts nuisibles au corps & à l'esprit même. Tous ces vices de l'éducation , réunis à l'impression que les mauvais exemples ne manquent pas de faire , préparoient aux enfans un avenir

douloureux , & une vieilleſſe prématurée ; triftes effets des fauſſes vues , de la débauche ou de l'indolence des peres , des petites vues ou de l'inhumanité des meres (34).

Mais ce n'eſt pas impunément qu'on trompe le vœu de la nature ; des maux métaphyſiques puniſſent tôt ou tard les peres des torts qu'ils ont avec leurs enfans ; & des maux phyſiques font porter fréquemment aux meres la peine de leur barbarie.

Le lait qu'elles refusent à ces victimes de leur ſenſualité , venge très-ſouvent la nature. Forcé de prendre une route différente de celle qu'il devoit ſuivre , & qu'il ſemble ne quitter qu'à regret , ce lait engorge les mamelles , y croupit , y fait naître un abcès , & , laiſſant des preuves de ſon ſéjour

dans quelques-unes des glandes de cette partie , y dépose le germe d'un cancer. S'il refoule sur la matrice , c'est presque toujours au désavantage de l'accouchée : souvent il y excite des douleurs vives ; souvent il s'y dépose en partie ; & ce dépôt , y troublant la circulation , y gênant les distentions & les contractions alternatives des vaisseaux de cet organe , détermine des pertes en rouge & en blanc ; pertes au moins désagréables , & très - fréquemment funestes. C'est peu qu'elles dégradent la beauté dont les femmes font idolâtres ; mais , devenant habituelles , ou augmentant par l'acrimonie des humeurs , elles occasionnent , à la longue , des cancers à la matrice ; maladies affreuses , contre lesquelles l'art n'a , pour ainsi dire , aucun

ressource , qui font souffrir aux femmes les douleurs les plus cruelles , & qui , après les avoir rendues des objets d'horreur , les conduisent , à pas lents , au tombeau , où elles les plongent au printems de leurs jours.

Que de dangers ce lait ne fait-il pas courir encore aux femmes ? A quels maux ne les livre-t-il pas , quand , porté par tout le corps , il va infecter la masse humorale , irriter le genre nerveux , & allumer des fievres miliaires ou putrides ; quand , fixé sur la poitrine , il y produit des inflammations souvent funestes , ou y détermine des supurations presque toujours mortelles ; quand , déposé dans le tissu cellulaire , il y occasionne des rhumatismes inflammatoires universels , ou , se rassemblant dans un seul

foyer , y forme un abcès considérable.

Quiconque aura pratiqué la médecine , dans une grande ville , pendant une vingtaine d'années , aura eu tant d'occasions d'observer les maladies que je viens de mettre au rang des effets de nos mœurs , qu'il ne m'accusera pas d'avoir chargé le tableau. Si quelqu'un pouvoit en suspecter la vérité , je lui dirois :

» Portez votre vue sur les habitans
 » de la campagne , & sur la dernière
 » niere classe des citoyens où les
 » meres font encore meres ». Les
 maladies dont je viens de faire mention y font presque absolument inconnues ; preuve décisive de la proposition que j'ai avancée , & qu'il est facile d'acquérir ; car , si les maux qui punissent les meres du refus qu'elles font d'allaiter leurs

enfans , étoient très-fréquens dans le dix-septieme siecle , ils ne le sont pas moins dans celui-ci. Que dis-je ? Ils le sont beaucoup plus ; & nos mœurs , encore plus dépravées que dans le siecle précédent , nous livrent , non-seulement à tous les maux dont j'ai développé l'influence sur les François du dix-septieme siecle , mais même nous en ont donné de nouveaux , relatifs à l'esprit particulier & distinctif de celui-ci.

Qu'étoient en effet les François du dix-septieme siecle ? Des hommes , qui , semblables à des plantes sauvages transplantées dans un terrain bien cultivé , avoient conservé une partie de la rusticité & de la dureté que l'éducation & les circonstances avoient données à leurs ancêtres : ils étoient éloignés de
l'urbanité

l'urbanité & de la politesse si familières aux François de nos jours ; ils n'étoient pas parvenus à développer les graces qui distinguent si avantageusement ceux-ci de tous les peuples de l'univers.

Mais , dans un corps robuste , fortifié par une éducation mâle , ils avoient , pour la plûpart , une ame forte. Le souvenir des maux dont leurs aïeux avoient été , pour ainsi dire , témoins ; les sentimens que leur inspiroit le bonheur dont ils commençoient à jouir , les attachoient à leurs supérieurs , comme à des protecteurs , dont le secours pouvoit encore leur être nécessaire ; à leur famille , comme à des amis auxquels ils pouvoient être utiles ; à leurs égaux , comme à des êtres courant la même fortune , &

exposés au même péril ; à l'Etat ;
comme à un corps dont la félicité
faisoit la leur ; au Roi , comme à
un maître intéressé au bonheur de
ses sujets, par l'intérêt de son bon-
heur même.

Enfans respectueux , peres &
meres tendres, amis sûrs, citoyens
laborieux & compatissans , sujets
soumis , ils connoissoient leurs de-
voirs , & les remplissoient avec
exactitude ; ils étoient toujours prêts
à tout sacrifier pour la cause com-
mune ; ils se sentoient heureux
d'être François , & se faisoient
honneur de le paroître. On vit
naître, de toutes parts, des hommes
qui défendirent , éclairerent ou
enrichirent l'Etat , & que l'amour
de la véritable gloire rendit dignes
de l'immortalité. Si l'esprit de ré-

volte donna quelquefois lieu de suspecter leurs sentimens , ce fut le patriotisme même qui les égara.

L'histoire de ce siècle mémorable , je ne le dissimule pas , fournit des traits qui paroissent contraster avec ceux dont j'ai formé ce portrait ; mais je peins la Nation en masse ; & mille actions éclatantes de bravoure , de dévouement & de désintéressement , justifieroient ce que j'avance , s'il entroit dans mon plan de les rassembler ici (35).

Après avoir établi le caractère des François du dix-septième siècle , il me suffira de faire observer que leur façon de penser les avoit prémunis contre les attrait de la licence. L'amour de soi-même étoit modéré dans leurs cœurs par l'amour de la Patrie ; leurs mœurs n'a-

voient été qu'amollies par le bien-être ; leur ame , bornée dans ses désirs , n'avoit pas porté , dans leur corps , ces désordres qu'enfantent les maux métaphysiques , & leurs maladies n'avoient presque jamais eu que des causes physiques ; circonstances qui mettent peut-être plus de différence entre nous & les François du siècle dernier , qu'il n'y en a eu entre ceux-ci & les François des siècles antérieurs.

Nous avons de commun avec eux toutes les maladies décrites par Hipocrate , & par les Médecins qui nous ont transmis leurs propres observations , ou qui ont rassemblé celles des autres. Nous sommes sujets , comme ils l'étoient , aux maladies inflammatoires , aux fièvres de toute espèce , aux mala-

dies de voies urinaires, aux écrouelles, au rachitis, & à la maladie vénérienne; mais nos mœurs, par l'état où elles ont mis nos solides & nos fluides, & par les différentes modifications de notre ame, ont multiplié les unes, ont rendu les autres plus fâcheuses, ont, en quelque sorte, créé la maladie connue sous le nom de *vapeurs*, la nymphomanie, & différentes autres maladies convulsives, telles que les coliques spasmodiques, & le tic douloureux. La consommation, renfermée jusqu'ici dans les possessions Angloises, a passé les mers, & s'est souvent montrée en France.

Pour se rendre raison de cette influence de nos mœurs sur notre santé, il ne faut que porter autour de soi des regards attentifs; & l'on verra qu'un amour défordonné de

nous-mêmes a énervé nos corps
& livré nos ames à la langueur.

Le souvenir des maux qui ont
désolé la France, jusqu'au moment
où le Grand Henri se plaça sur le
trône de ses peres, faisoit, dans
le dix-septieme siecle, une si forte
impression, qu'il entretenoit, dans
les cœurs, le plus ardent patrio-
tisme. Alors, chaque François,
persuadé que son bonheur dépen-
doit de l'intégrité du grand tout,
dont il faisoit partie, se croyoit
comptable à la Patrie de l'usage de
ses talens, & se portoit au travail
avec l'ardeur que lui donnoit l'es-
poir d'affurer sa félicité, en contri-
buant à la félicité commune.

Mais, à mesure que les tems de
calamité se sont éloignés, la mé-
moire de ces événemens s'est af-
foiblie, & l'habitude du bonheur

a successivement éteint , dans les cœurs , les sentimens que la crainte du retour de l'anarchie y avoit fait naître.

Au patriotisme , qui honoroit nos aïeux , a succédé l'égoïsme , qui , ne connoissant point de bornes , nous a portés à tous les excès que la loi ne punit pas. Tout est fait pour moi , sans réciprocité d'obligation , a dit l'égoïste ; & ce principe criminel dirige presque seul les actions de la nation entiere.

Je suis cependant bien éloigné de vouloir , en détracteur cynique de mon siecle , prétendre que toutes les vertus soient bannies de la France. Il est des hommes qui se sont conservés intacts au milieu de la corruption (36).

Mais peut-on se dissimuler que

nos mœurs, en se polissant, ne se soient détériorées à un point si grand, qu'on pourroit dire, avec Tacite : *Les crimes sont devenus des actions communes, & qui n'inspirent plus d'horreur.*

Le bonheur de nos semblables ne nous intéresse plus ; leur malheur ne fait plus d'impression sur nos cœurs ; l'amour de l'ordre, celui de la justice, sont des sentimens gothiques, & qu'on rougit d'avouer. Jouir dans le moment présent, voilà où se bornent nos désirs ; écarter tout ce qui peut retarder ou gêner nos jouissances, voilà l'unique objet de nos soins ; chercher le plaisir est notre unique étude.

Une indolence criminelle nous fait trahir les intérêts les plus sacrés ; l'amour effréné des richesses

ne connoît plus de bornes ; l'esprit d'indépendance s'indigne du frein le plus utile ; l'honneur , l'antique honneur , ce principe si fécond des belles actions de nos peres , s'oppose à peine à nos débordemens. Si , par un reste de respect pour eux - mêmes & pour le public , il est des vicieux qui se couvrent encore du manteau du mystere , il en est qui ont rendu ce déguisement inutile ; & le préjugé , justifiant les plus monstrueux écarts , nous affranchit même de la nécessité de rougir.

La voix du sang ne s'éleve plus parmi nous , ou ne frappe que des organes incapables d'en réfléchir les accens ; l'amour , ce sentiment précieux , qui nous fut donné pour nous porter à la vertu , & même à l'héroïsme , par l'attrait du plaisir ,

L'amour, dis-je, n'allume plus que des feux illégitimes & éphémères, qui, semblables à ces phosphores nocturnes, formés par des vapeurs putrides, disparoissent avec l'instinct qui les vit naître.

Une chaîne de bienfaits mutuels n'attache plus les enfans aux peres & aux meres, & ceux-ci à leurs enfans; les maris & les femmes, repouffés mutuellement par leur débauche ou par leur indifférence, ne restent unis que par la politique: tous se regardent comme des importuns, & font tacitement, pour la destruction de leur société, des vœux que leurs actions décelent.

Le spectacle affreux qu'offrent les familles, justifie, en quelque sorte, un célibat destructeur, d'autant plus commun, que l'amour du

plaisir ne s'y trouve gêné par aucun devoir , & que les désirs les plus dépravés ne rencontrent aucun obstacle (37).

La fausseté , cachée sous les dehors les plus affectueux , a remplacé la franchise austere de nos peres ; l'impiété audacieuse , qui brise les nœuds de la société , a succédé à leur religion , peut-être trop superstitieuse , mais qui étoit le plus doux comme le plus saint des liens ; la révolution rapide , faite dans les fortunes par les différens systêmes de finance , a donné aux richesses une considération qui n'est due qu'aux vertus ; les honneurs lui sont prostitués ; la manie de l'or a gagné tous les hommes ; les cœurs les plus nobles n'ont pu se défendre de la séduction ; & , parce que rien n'est

estimé que les richesses, ils croient marcher à la gloire, lors même qu'ils s'avilissent pour les acquérir.

Combien de femmes ne sont plus respectées, parce qu'elles ne sont plus respectables; parce que, libres dans leurs propos, indiscrettes dans leur conduite, & lançant sans cesse des regards brûlans, elles affichent l'indécence, & courent au-devant du mépris.

Les hommes, esclaves des goûts les plus révoltans, des passions les plus humiliantes, ont également renoncé à la considération que devroient leur donner les vertus.

La vieillesse se couvre de ridicule, en associant le désir des plaisirs à l'impuissance d'en jouir, & s'enlevant le seul bien qu'il soit en son pouvoir de se procurer, une fin tranquille: elle accumule, sur sa

tête, des maux d'autant plus cruels, qu'il est impossible de les adoucir.

La jeunesse, par des jouissances prématurées, hâte la décrépitude, & prodigue d'une santé & d'un tems dont elle connoîtra trop tard le prix, se rend incapable de pouvoir jamais être utile à la société.

Il n'est enfin aucun sexe, aucun âge, dont l'égoïsme n'ait altéré les mœurs; & la corruption, comme le fluide électrique mis en jeu, s'est porté jusqu'au dernier anneau de la chaîne des citoyens; vérité affligeante, & dont l'exposition coûte à mon cœur; mais pouvois-je la taire, quand elle rend sensible l'influence de nos mœurs sur les maladies qui nous assiegent?

Avec ce goût excessif pour le plaisir, avec cet amour de nous-mêmes, qui nous isole au milieu

d'un peuple nombreux , nous nous sommes , pour ainsi dire , amoncés dans les Villes ; nous nous sommes soustraits , autant qu'il est possible , à l'impression du froid & du chaud , par des appartemens , par des vêtemens variés suivant les saisons. Tout ce qui exigeroit l'emploi des forces de notre corps , est abandonné à des mercenaires , que la nécessité seule oblige de s'en charger , & qui rejettent eux-mêmes ce fardeau , dès qu'ils cessent d'être contraints à le porter. Le tems n'est plus où la foiblesse de l'âge & du sexe autorisoit seule l'usage des voitures. Tous les hommes , jusqu'à ceux qui devroient le plus être faits à la fatigue , ont renoncé à l'équitation , & se font traîner dans des chars dont l'ingénieuse construction leur épargne les

plus légères secouffes. S'il en est quelques-uns qui se hafardent encore à monter à cheval, ils n'entreprennent jamais de longues courses, & se hâtent de calmer, par le repos, l'émotion passagere que cet exercice a donnée à leurs corps. Les jeux de mail, de boule, de ballon, de paume, & une infinité d'autres, où le corps se déployoit avec avantage, ont été rejettés comme trop fatigans. Un préjugé de décence, se joignant à l'indolence qui les faisoit redouter, les a interdits à tout homme en place, & les permet à peine à la jeunesse (38).

La danse a presque effuyé la même proscription. Si une ancienne habitude, si quelques événemens heureux engagent à se rassembler pour former un bal, on n'y cherche que l'avantage de voir

& d'être vu, ou d'intriguer sous le masque, par la hardiesse des propos : on n'y danse point ; & la musique la plus gaie, la plus vive, nous force tout au plus à marcher en cadence.

La mode a respecté davantage la promenade ; mais le désir de respirer un air pur, de prendre de l'exercice, y conduit rarement ; &, comme on l'a transformée en spectacle, il s'en faut beaucoup qu'elle soit aussi favorable à la santé qu'elle le devrait être. Le caprice décide souvent seul du lieu où l'on se promène. Il faudroit qu'une démarche vive mît en jeu tous nos muscles, & donnât à nos humeurs une impulsion qui les atténuât : il faudroit que cette promenade, continuée pendant un certain tems, portât cette commotion du corps, cette

cette atténuation des humeurs, jusqu'à procurer une légère sueur ; & l'on se promene lentement , & l'on s'arrête ou se retire, dès qu'on sent la plus légère fatigue.

A tous ces exercices agréables, qui entretenoient la vigueur du corps, & que de fausses idées ont dénaturés ou proscrits, on a substitué les spectacles tragiques ou comiques, les concerts & les jeux de cartes ou de dez. L'effet moral des spectacles en rend l'établissement précieux à bien des égards ; & l'action de la musique sur l'ame, & même sur le corps, recommande les concerts ; mais les jeux, dont l'avarice & l'ignorance perpétuent le goût, font éprouver à l'ame des secousses capables d'en troubler les fonctions, & nuisent au corps par l'inaction où ils le retiennent,

& par le tems qu'on y donne.
 Il est une infinité de personnes qui n'interrompent le jeu que pour se livrer au plaisir de la table, ou pour prendre quelques heures de sommeil : il en est beaucoup qui se mettent au jeu immédiatement après le repas, & qui le pouffent bien avant dans la nuit. Ce goût, presque universel, est d'autant plus dangereux que, séduits par la diversité & la délicatesse des mets dont les tables sont couvertes, on n'attend pas que l'appétit annonce le besoin, on ne consulte pas ses forces, & l'on charge son estomac d'alimens dont la quantité, ou absolue ou relative, ainsi que la qualité, rendent la digestion difficile, & exigeroient, de la part du corps & de l'ame, une inaction de quelques heures après le repas,

& beaucoup d'actions, lorsque la digestion est avancée, & qu'on se prépare à mettre l'estomac dans l'obligation d'un nouveau travail.

Nos ancêtres mangeoient beaucoup de viande, & buvoient du vin avec excès : ils étoient gourmands & ivrognes (39). La présence des femmes, qui sont venues partager les plaisirs de la table, a peu-à-peu détruit la passion du vin. L'eau est devenue une boisson à la mode ; & les végétaux entrent, en grande quantité, dans les différens services de table ; mais on s'est très-sérieusement appliqué à fixer le degré de cuisson nécessaire à chaque aliment, à choisir le moment où les viandes, par leur tendreté, peuvent davantage flatter le goût. L'art, par la combinaison de différentes especes de substances

alimentaires , par le mélange de différens végétaux aromatiques , par une infinité de hachis & de coulis (40) , est parvenu au point d'exciter le désir de manger dans des hommes que le défaut d'appétit devoit engager à la diete ; & , trahissant les véritables intérêts du corps , il nécessite une digestion tumultueuse & souvent putride , & porte , dans le sang , un chyle âcre , composé de molécules déjà trop voisines de l'état d'animalisation , où le jeu des muscles & des vaisseaux devoit les conduire.

Des liqueurs ardentes , & d'autant plus recherchées que l'esprit de vin , plus déphlegmé , y est plus exactement combiné avec les aromates les plus subtils , sont servies avec une espece de profusion , augmentent le désordre des diges-

tions , & raréfient excessivement la masse humorale , mais sans exciter la gaieté ; & , si maintenant rien n'est plus brillant que nos tables , rien n'est moins gai que nos repas.

Sans égard pour le vœu de la nature , qui invite au sommeil par le silence de la nuit , on pousse les veilles presque jusqu'au point du jour. Le soleil a déjà achevé la moitié de sa course, quand l'on ouvre les yeux à sa lumière ; & l'on quitte avec peine un lit dont la mollesse favorise le penchant qui porte naturellement à l'oïveté.

Les soins d'une toilette , & des lectures, ou frivoles ou pernicieuses, viennent ensuite remplir le court intervalle qui sépare le moment du réveil , & celui où l'usage , & non le besoin , rappelle nos sibarites à

la table. Le jour est donné tout entier à la dissipation ou à la frivolité ; la nuit , par son retour , prête son ombre à de nouveaux excès. Souvent même le voluptueux , sans attendre que le soleil ait cessé d'éclairer l'hémisphère , fuit la lumière importune , s'enfonce dans des réduits obscurs , où tout invite à la licence , & , dans les bras d'une Laïs , achete plus d'un repentir.

Telle est la vie de la plûpart des gens du monde ; & , si les mœurs que j'ai décrites ne sont pas à la rigueur celles de tous les François , il est certain qu'elles n'en different que très-peu. La force de l'exemple a enflammé également tous les cœurs du désir d'un mieux , qui les a tous éloignés du bien , but unique de leurs recherches. Le

goût pour l'oïfiveté , pour les plaifirs licentieux & pour la bonne chere , eft devenu fi dominant , que la maniere de vivre des bourgeois , & même des artisans , refsemble , en beaucoup de points effentiels , à celle des plus grands Seigneurs , à celle des perfonnes les plus opulentes. Enfin les mœurs des François de tous les ordres portent toutes l'empreinte de la molleffe & de l'amour défordonné de toute forte de plaifirs.

La feule différence qui doit frapper l'œil de l'Obfervateur, c'eft la nuance que répandent fur les mœurs des différentes classes , l'obligation du travail , & l'application de quelques François à associer le goût des plaifirs à l'attachement à leurs devoirs.

Suivre , avec le plus grand

détail , des mœurs commandées , pour la plûpart , par la nécessité la plus impérieuse , ce seroit entreprendre un travail au moins inutile : il en est dont la réforme ne peut être l'effet des raisonnemens les plus solides : le bon exemple peut seul éclairer , sur le danger de ses mœurs , la partie de la nation désignée vulgairement sous le nom de *peuple*. Cette réflexion doit borner ici les recherches à la classe des citoyens sur laquelle la raison a conservée ses droits , qui peuvent ouvrir les yeux à la lumiere , reconnoître leur erreur , & revenir sur leurs pas. Telle est celle où se trouvent les gens que leur devoir , ou leur goût , livre au travail du cabinet.

La contention perpétuelle de leurs esprits exige une grande économie

nomie du fluide précieux, qui donne de l'énergie aux facultés intellectuelles, & veut des délassemens où le corps seul prenne part.

Un repos alternatif & modéré, un exercice porté jusqu'à une légère fatigue, le calme de l'ame & la sobriété sont pour eux des besoins de première nécessité. Cependant la volupté les livre souvent, comme les gens les moins occupés, à tous les plaisirs des sens; & cet écart mérite d'autant plus d'attention, que, pour réparer le tems qu'il leur enleve, ces imprudens se mettent toujours au travail immédiatement au sortir de table, passent les nuits, & se refusent également l'exercice & le repos, dont ils ont le besoin le plus pressant.

C'est dans cette classe que se trouvent les gens de lettres, que

le désir d'éclairer leurs contemporains , & l'amour de la gloire , exposent au travail le plus opiniâtre. Mais, pour plaire, il suffit de flatter la vanité des hommes , ou de les éblouir par du clinquant ; & la frivolité du siècle accorde à des connoissances superficielles la considération qui devoit être exclusivement le partage des vrais savans. Aussi, le nombre des gens de lettres, de ces hommes dignes du respect de tous les âges , est bien peu considérable (41). L'infinité d'ouvrages qui font gémir la presse , ne doit pas nous faire illusion. En ne comptant que les Auteurs d'ouvrages utiles , il n'en résultera qu'une très-petite exception. Nous sommes donc fondés à dire que la corruption n'a pas épargné les gens de lettres : leurs mœurs , en détruisant

leur santé , sont également perniciouses à leurs contemporains , qui s'autorisent de leur exemple (42).

Le défaut d'exercice étant presque absolu , les solides , qui , mis souvent en jeu , auroient acquis de la force , tombent dans un relâchement vicieux , & perdent la faculté de réagir avec énergie ; les fluides , que des oscillations vigoureuses & un ballottement mécanique , joint au mouvement intestin auroient travaillés , restent inégalement condensés , & irrégulièrement combinés ; la circulation , & toutes les fonctions qui en dépendent , languissent ; l'espece d'instinct , que le Créateur a placé dans le jeu de nos solides , pour prévenir les maladies ou les détruire , perd son activité : il se forme des stases dans les petits vaisseaux , dans différens points

du tissu cellulaire ; & le germe de différentes obstructions se cantonne dans les glandes & dans les visceres.

L'attention à éviter également & le froid & le chaud , rend la peau susceptible de l'impression de toutes les qualités accidentelles de l'athmosphere. A la plus douce chaleur , les pores se dilatent outre mesure ; une transpiration & des sueurs souvent trop abondantes en font la suite , & épuisent rapidement les forces ; la froidure la plus légère resserre excessivement ces mêmes pores , gêne ou supprime la transpiration. La même cause agit de même sur celle qui se fait par la surface interne du poumon ; les humeurs altérées , qui devoient s'échapper par cette voie , sont arrêtées dans les vaisseaux exhalans ,

se condensent par l'action du froid, y séjournent, & , reprises par les vaisseaux abforbans, rentrent dans la masse humorale, ou, portées à travers le tissu cellulaire, pénétrent les parties les plus intimes du corps, & vont former différentes sortes d'engorgemens.

Quand l'estomac jouit de toutes ses forces, il digere avec peine, s'il est surchargé d'alimens, quelque bons qu'ils soient; le chyle qu'il fournit alors, devient, par son abondance seule, capable de troubler toutes les fonctions de l'ame & du corps. Quel désordre ne doit donc pas exciter un amas considérable d'alimens, qui, par leurs qualités particulieres, tendent, pour la plûpart, à la putridité? tandis qu'une suite de mauvaises digestions, ou les excès dans

plaisirs de Vénus ont affoibli l'estomac , tandis que l'acrimonie & la pénurie des suc digestifs favorisent la dégénérescence putride. Aux maux que doit nécessairement occasionner un chyle dont la quantité n'est nullement proportionnée aux déperditions que le corps a faites , se joignent ceux que doit produire sa qualité acrimonieuse. La plûpart des vaisseaux sont engoués ; la masse humorale devient âcre , augmente l'irritabilité des fibres , & la sensibilité des nerfs , par son action sur ces différentes parties : peu - à - peu ces qualités des fibres & des nerfs s'accroissent à un point , que les plus légers stimulans engagent les solides à une réaction excessive. L'irradiation du fluide nerveux est irréguliere & tumultueuse ; la circulation & toutes

les secrétions sont troublées ; les fonctions les plus importantes, les plus nécessaires à la vie, telles que celles du cerveau, du poumon & du foie, se font imparfaitement ; la bile ne coule qu'avec lenteur, n'aborde, dans les intestins, qu'en petite quantité, ou vient augmenter l'imperfection du chyle, par son acrimonie : la respiration ne se fait qu'imparfaitement ; le poumon se développe mal ; l'hœmatose en est viciée ; le fluide nerveux est altéré dans sa consistance ; il ne se filtre plus avec autant d'abondance dans le cerveau, & les fonctions spiri-
^{elles} ~~tuées~~ se ressentent du trouble de toute la machine.

Les liqueurs ardentes, par leurs effets sur les fibres de l'estomac & des intestins, & sur les tuniques des nerfs qu'elles racornissent, par

l'épaiffissement que leurs esprits font contracter à la lymphe , augmentent encore les défordres ; ils seroient même portés au plus haut point , sans l'usage de l'eau , des glaces & des végétaux.

L'épuisement où jette le libertinage , & les maux cruels dont il est souvent puni , viennent encore multiplier ces défordres , & en font naître de nouveaux : l'ame en est affectée par une suite du commerce établi entr'elle & le corps , & contribue aussi à porter le trouble dans toute la machine : l'égoïsme , concentrant sur elle-même toutes ses affections , la rend susceptible de tous les maux imaginables : sans cesse enflammée par les désirs , & cherchant le plaisir avec la plus vive ardeur , l'ame est toujours flottante entre la crainte &

l'espérance : tantôt traversée , dans ses projets , par les passions des autres , elle éprouve le tourment de la privation : tantôt trompée par l'imagination , la jouissance est pour elle toujours fort au-dessous de l'idée qu'elle s'en étoit faite : enfin , elle est souvent dans les angoisses de la douleur , ou livrée aux fureurs du désespoir : plus souvent encore , elle tombe dans une langueur mille fois plus cruelle que les douleurs les plus vives , ne trouve jamais le bonheur qu'elle poursuit sans relâche , & se voit livrée à l'ennui , la plus cruelle des maladies : on l'a dit né de l'uniformité ; mais il ne doit pas moins son origine à la recherche du plaisir.

Un trouble universel de toutes les fonctions du corps est une suite nécessaire de ces différentes con-

vulsions de l'ame, & de l'apathie: douloureuse où la réduisent des jouissances trop multipliées. Pour peu qu'on réfléchisse sur tous les désordres que nos mœurs produisent, soit en affectant l'ame, soit en troublant les fonctions du corps, il sera facile de se rendre raison de leur influence sur les maladies qui nous affligent.

On verra que le défaut d'exercice, que trop d'attention à éviter le froid & le chaud, que notre indiscretion dans l'usage des plaisirs, nous affoiblissent & nous énervent, nous exposent à contracter toutes les maladies que peuvent occasionner les différentes températures de l'athmosphere, & les vicissitudes des saisons, & nous livrent, pour ainsi dire, sans défense, à leur atteinte: l'on ne sera pas étonné que des

fluxions de toute espece , & différens engorgemens inflammatoires de la tête , de la poitrine & du bas-ventre , que des rhumatismes goutteux , que la goutte & des flux de ventre nous assaillent fréquemment : on ne sera pas surpris qu'il se forme , dans différens visceres , dans différentes parties internes , des dépôts & des obstructions , dont les suites sont funestes ; que nous essuyons souvent des coliques bilieuses , néphrétiques , venteuses , ou spasmodiques (43) , & que nous soyons presque toujours les victimes des maladies les moins dangereuses par elles - mêmes , de la petite vérole , & des épidémies les plus bénignes (44).

Si , depuis trente à quarante ans , les morts subites & apoplexies sont très - fréquentes , on est en droit

d'en accuser & notre indolence ,
 & l'excès de la table. Nos corps
 ne font presque aucune déperdi-
 tion ; nos vaisseaux font presque
 continuellement dans l'inaction ;
 nos humeurs circulent à peine ; la
 diete pourroit seule prévenir les
 maux dont cet état nous menace ,
 & l'abord d'un chyle abondant les
 nécessite. Quoique la mode ait prof-
 crit le vin , l'on n'y a rien gagné ,
 puisque les liqueurs raréfient notre
 sang , & irritent même infiniment
 plus nos fibres.

Pourquoi les femmes font-elles ,
 pour la plûpart , attaquées de fleurs
 blanches, & de pertes en rouge sou-
 vent excessives ? Pourquoi la sté-
 rilité a-t-elle éteint un nombre in-
 fini de familles distinguées ? Pour-
 quoi les cancers aux mamelles &
 à la matrice font-ils si fréquens ?

Pourquoi tant d'accouchemens laborieux , & tant de fâcheuses suites de couches ? C'est que , dans notre siècle , les femmes prennent trop peu d'exercice , se livrent , sans réserve , aux excès de la table & du jeu , & se refusent , plus que jamais , au doux plaisir d'allaiter leurs enfans. Leurs organes ne peuvent acquérir ni le développement , ni la force nécessaire pour favoriser la fécondité , & rendre l'accouchement facile. Le lait , forcé , contre l'intention de la nature , à prendre une autre direction , altere leur sang , & multiplie les dépôts. Leurs humeurs sont enflammées , & excessivement atténuées par les veilles & par l'usage immodéré des liqueurs , & sur-tout du café. Leurs fibres & leurs nerfs , continuellement agités & irrités par

un chyle âcre & ardent , & par les humeurs même devenues acrimo-
nieuses , font dans un erétisme qui
multiplie les spasmes & les engor-
gemens. Des jouissances réitérées
ne font qu'attiser , chez elles , les
feux de la volupté ; & leurs pré-
tentions sans bornes jettent un
trouble dans leur ame , qui , con-
curremment avec toutes les autres
causes de spasme , les rendent sou-
vent les plus malheureux de tous
les êtres vivans.

Une pâleur livide altere les gra-
ces d'une infinité de jeunes filles ,
à peine dans l'adolescence ; leur
visage porte l'empreinte d'une ma-
nie sombre ; & quelquefois des fu-
reurs amoureuses se manifestent par
les gestes & les propos les plus las-
cifs ; une fièvre lente les consume ;
plusieurs d'entr'elles périssent dans

l'éthisie. Mais examinez leur conduite , & vous aurez le mot de ces différentes énigmes.

Le défaut d'exercice est une des principales causes de leurs maux. Des corps de baleine , gênant le développement de leur poitrine , affoiblissent encore leurs tempéramens. L'exemple des meres , des lectures licencieuses ont développé le sentiment long - tems avant le moment marqué par la nature. Les désirs , que les préjugés contraignent , s'irritant par la gêne , s'expriment quelquefois contre leur gré. Souvent instruites par le hasard , ou par des Messalines de leur âge , elles cherchent à se suffire à elles-mêmes , & ne font que redoubler leurs feux. Ces écarts multipliés amènent tous les maux sous lesquels succombent ces mal-

heureuses victimes d'une éducation vicieuse.

Les désordres , occasionnés par les excès de ce genre , ne sont pas moins sensibles & pas moins fréquens dans les jeunes garçons.

Voyez ce jeune homme , dont le menton n'est pas encore couvert du plus léger duvet ; une pâleur , que la foible rougeur des pommettes rend plus frappante , est répandue sur son visage ; des yeux enfoncés , des joues creuses le défigurent ; il respire à peine ; ses jambes tremblent sous le poids de son corps ; tout annonce sa perte prochaine. Un onanisme l'a réduit à cet état affreux. La Religion ne l'avoit pas prémuni contre la séduction des sens & de l'exemple de ses amis , aussi pervers que lui. L'éducation ne lui avoit point donné
de

de principes ; & des lectures , qui l'ont affranchi des préjugés , ont fait naître , dans son cœur , des désirs précoces , ont ouvert , sous ses pas , le tombeau où il va descendre (45).

Je pourrois , avec autant d'avantage , montrer nos mœurs comme cause fréquente du scorbut , des écrouelles , du rachitis , des différens vices des voies urinaires , & de la maladie vénérienne ; mais j'ai déjà fait sentir leur influence sur ces différentes maladies , en les considérant dans le dix - septieme siecle : il me suffira d'ajouter que , la corruption des mœurs n'ayant fait qu'augmenter dans celui - ci , ces maladies se sont de plus en plus multipliées ; & je me bornerai à faire sentir le rapport que les vapeurs , maladie particuliere à nos

contemporains, ont avec les mœurs de notre siècle.

Il en est de deux espèces ; l'une qui est particulière aux femmes, & que l'on connoît sous le nom de *passion hystérique* ; l'autre qu'on nomme *affection hypocondriaque*, & qui est commune aux deux sexes.

L'organisation particulière des femmes est une cause de la première de ces maladies, qui, de tout tems, a dû produire son effet ; mais, quand l'on voit que des personnes du sexe, placées par la fortune dans la classe où l'inaction est devenue presque un devoir, sont fréquemment attaquées de la *passion hystérique*, tandis que cette maladie est presque inconnue parmi les femmes que la nécessité condamne au travail, on ne peut douter que le vice des mœurs ne contribue

beaucoup à rendre , en ce siècle , la passion hystérique fréquente. Cette vérité peut même être portée jusqu'à la démonstration , par un parallele de la façon dont vivent les femmes de ces différentes classes.

Les fibres des unes sont fortifiées par l'exercice ; & une sobriété involontaire leur assure des humeurs d'une consistance ferme. Les autres ont les solides affoiblis par l'inaction ; & la qualité acrimonieuse des alimens dont elles font usage , porte leurs humeurs à un degré vicieux d'atténuation. L'ame de celles-ci, exposée presque sans défense à l'impression de tous les objets , par la délicatesse & par la vibratilité des organes du sentiment , est souvent fatiguée par des sensations désagréables. L'ame

de celles-là , dont les organes , au contraire , ne peuvent être émus que par des irritans très-actifs , est toujours foiblement & rarement affectée par les événemens. Une foule de passions multiplie les desirs dans l'ame des femmes du premier rang ; le besoin de tout borne ceux des autres femmes au simple nécessaire. Cette différence est bien concluante.

Il est aussi facile de rendre sensible l'influence des mœurs sur la passion hypocondriaque.

Quels sont ceux qui se trouvent en proie à cette maladie , d'autant plus cruelle , que le public l'attribue toujours aux seuls égaremens de l'imagination ?

Ce sont des gens inoccupés , surchargés du fardeau de leur oisiveté.

Ce font des voluptueux , qu'un tempérament ardent , & souvent le désir de se faire un nom , en subjuguant les femmes , ont livré aux plus grands excès.

Ceux - ci , véritables Apicius , ont poussé jusqu'à l'indiscrétion le goût de la bonne chere & des liqueurs les plus ardentes.

Ceux-là ont effuyé des préférences humiliantes , des disgraces imprévues , & des revers de fortune : ils ont fait des pertes irréparables ; des événemens les ont déshonorés ; la passion du jeu leur a fait sacrifier plusieurs nuits , & , après avoir joui de tous les plaisirs jusqu'à la satiété , ils sont tombés dans l'apathie la plus terrible , & sont dévorés d'ennuis.

D'autres, enflammés du désir de s'instruire , & de pouvoir éclairer

leurs contemporains , ont pâli sur les livres ; & , long-tems courbés sur un bureau , ont donné à l'étude : & les jours & les nuits.

D'autres enfin , forcés , par état , à un travail pénible & sédentaire , mais ne voulant pas se priver des plaisirs , ont oublié qu'il est des tems où le repos est d'une absolue nécessité.

A l'aspect de tous ces malheureux , & lorsqu'on se rappelle les effets pernicioeux que produisent inmanquablement l'inaction trop continuée , l'indiscrétion de la volupté , les excès de la table , les veilles , le travail immodéré , & fait dans un tems peu convenable , l'ennui & les différentes passions de l'ame , on ne peut pas méconnoître l'influence des mœurs sur cette cruelle maladie (46).

Sil est donc vrai que nos mœurs nous ont délivrés de la peste, de la lepre & de plusieurs maladies cutanées, il ne l'est pas moins qu'elles ont affoibli nos corps, & énervé nos ames. Elles nous ont rendus susceptibles d'être affectés d'une manière défavantageuse, & souvent funeste, par des maladies peu dangereuses de leur nature : elles nous exposent à des fluxions sans nombre, à des rhumatismes multipliés, à la goutte, à des coliques de toute sorte d'especes, à des obstructions presque toujours irrésolubles, à des engorgemens du cerveau & du poulmon, qui souvent nous donnent la mort dans l'instant le moins prévu. Ce sont elles qui enlevent aux femmes la fécondité qui les rend cheres à l'Etat, la beauté qui assure leur empire sur les hommes.

Ce font elles qui précipitent , dans le tombeau , une jeunesse fougueuse & imprudente ; & par elles le vieillard est courbé sous le poids des maux bien plus que sous le poids des ans. Sans le trouble que nos mœurs portent dans notre ame , sans les défords qu'elles occasionnent dans les fonctions de nos corps , nous ne serions pas affaillis d'un grand nombre de maladies qui nous détruisent, ou rendent notre existence douloureuse ; nous n'aurions pas perdu notre gaieté ; nous ne gémirions pas sous les coups d'une infinité de maladies convulsives ; nous ne serions pas dévorés d'ennuis ; & les vapeurs seroient encore méconnues.

» O mes concitoyens , vous
 » voyez la source de vos maux , il
 » ne tient qu'à vous de la tarir. Le
 désir

» désir naturel du bien-être vous
» a égarés ; votre attention à vous
» soustraire à tout ce qui pouvoit
» porter atteinte à votre santé, vous
» a exposés sans cesse à la perdre ;
» le plaisir vous fuit , parce que
» vous le cherchez trop ; vous n'a-
» vez poli votre surface qu'aux dé-
» pens de votre être ; vous avez
» enfin passé le but où vous vous
» efforciez d'atteindre. Retournez
» sur vos pas ; revenez au point où
» étoient nos ancêtres dans le mi-
» lieu du dix-septieme siecle , vous
» en paroîtrez moins agréables ,
» mais votre commerce en sera plus
» sûr ; il vous restera des défauts ,
» mais vous aurez peu de vices ;
» vous pourrez même , évitant une
» partie de leurs excès , vous souf-
» traire à une partie des maux aux-
» quels ils étoient en proie. Votre

» position est cent fois plus agréable
» que ne l'a jamais été la leur ;
» mais sachez user , & n'abusez
» pas ; prêtez-vous à la société ,
» sans vous y livrer ; fuyez les repas
» trop somptueux , & sur-tout les
» soupers , qui ne peuvent flatter vos
» goûts qu'aux dépens de ce que
» vous avez de plus précieux (47) ;
» renoncez à ces jeux qui n'al-
» terent pas moins votre santé que
» votre fortune ; évitez les veil-
» les , même studieuses ; rentrez
» dans le sein de vos familles ,
» dont l'amour du plaisir vous
» écarte trop souvent , & pré-
» venez , par cette conduite , les
» maux que vous prépare l'avenir , &
» que la mauvaise éducation de vos
» enfans rend inévitables. Si nous
» n'avions pas trop perdu de vue le
» rapport qui se trouve entre notre

» intérêt & celui de l'Etat , je vous
» dirois : Songez qu'en nous éner-
» vant , nous préparons les succès
» d'une autre horde de Normands.
» L'amour de la patrie nous invite
» à la réforme de nos mœurs ;
» mais , comme le patriotisme est
» presque éteint dans tous les
» cœurs , comme l'égoïsme seul
» peut faire entendre sa voix , qu'il
» épure nos mœurs , leur influence
» alors fera favorable à la santé.





NOTES

SUR CE MÉMOIRE.

I [*Et la sumptuosité des repas ne consista , pendant long-tems , que dans l'abondance des mets , pag. 10.]* On trouve , dans les différens Historiens , & dans les Romanciers , quelques détails sur la façon de vivre des François , qui confirment ce que j'avance.

M. le Marquis de Thiar , savant très-instruit de nos anciens usages , & qui , dans un des Mémoires sur la bonne chere des Anciens , qu'il a lu à notre Académie , a rassemblé tout ce qui peut remplir son objet , montre que , sous Saint Louis , on mangeoit beaucoup de pâtés , & l'on faisoit grand usage du poivre , qui se vendoit alors très-cher , & presque au poids de l'or ; que le gibier étoit réservé pour les jours de fêtes & de cérémonies , & que , sous le regne de Charles VI & de Charles VII , on faisoit encore usage de viande de boucherie , de volaille , de beurre , de fromage , & de légumes communs.

Toutes les viandes en ce tems-là, & même dans le seizieme siecle, étoient servies bouillies ou rôties, & les sauces se présentoient à part. La magnificence consistoit dans la quantité des mets. On a vu servir des sangliers, & même des bœufs tout entiers, remplis de différens autres animaux, qui eux-mêmes en renfermoient d'autres.

Le vin étoit distribué avec profusion dans les repas d'appareil; mais, dans la plûpart des Provinces de France, on n'en buvoit point, ou très-peu; & le palais n'étoit pas encore assez exercé par l'usage des vins délicats & des boissons sensuelles, pour qu'on apportât bien du choix dans les différentes liqueurs.

Un composé de vin d'absynthe & de miel faisoit, du tems de Chilperic I, le breuvage le plus délicat & le plus estimé. *Grégoire de Tours, pag. 406, de la Collection de Duchesne.*

L'eau-rose étoit à la mode sous Philippe le Bel. L'hypocras, ce composé de vin, de cannelle & de sucre, a été presque, jusqu'à nos jours, la seule liqueur connue. A celle-ci ont succédé les ratafiats de différentes especes, & l'on ne fait usage que depuis très-peu de tems, des liqueurs telles qu'on les sert aujour-

d'hui sur nos tables; encore se font-elles excessivement multipliées depuis une trentaine d'années.

Mais, quand aucun monument historique ne déposeroit des faits d'après lesquels je raisonne, il ne faudroit, pour se convaincre de leur vérité, qu'interroger les vieillards; qu'assister aux orgies qui se célèbrent dans les villages & dans des villes dont les habitans sont encore au quatorzieme ou quinzieme siecle, & pénétrer dans les offices des vieux châteaux, ou dans les cuisines des bourgeois de campagne. J'ai vu encore un gros d'inde sur le même plat, avec un cordon de huit à dix pigeons: j'ai vu des plats ronds, dont le diametre avoit plus de vingt pouces.

Une partie de la France où la vigne ne peut pas être cultivée, boit du cidre, du poiré ou de la biere; & les peuples des Provinces les plus favorisées suppléent encore aujourd'hui au vin, que la cherté leur interdit, par des boissons sous le nom de *piquettes*, de *boires*, faites avec de l'eau, dans laquelle on fait macérer & imparfaitement fermenter des prunes, des pommes & poires sauvages, & des baiges de genievre.

2 [*Les différentes saisons n'avoient pas fait imaginer différentes sortes d'habits*, pag. 11.] L'habit long a été celui de toute la Nation, jusques dans le quinzieme siecle. Les manches étoient larges & longues, à-peu-près comme celles de la robe que portent les Gens de loi, & les Gradués, dans les cérémonies. Les personnes de qualité se distinguoient par la longueur de leur habit. Les François avoient voulu, sous le regne de Charlemagne, renoncer à cet habillement; mais ce Monarque les obligea à le conserver. Les Militaires furent les premiers qui quitterent l'habit long; ils prirent le petit manteau & le pourpoint, surnommé, par la suite, *juste-au-corps*. Cette mode, qui commença dans le quinzieme siecle, fut d'abord réservée aux courtisans, ensuite insensiblement adoptée par tout le monde, à l'exception des Ecclésiastiques, des Magistrats & des Gradués. Aux chapeaux ont succédé les bonnets, les mortiers, & les chapeaux; & l'habillement en usage aujourd'hui pour les hommes, ne s'est formé qu'après avoir éprouvé mille & mille métamorphoses.

Les femmes n'ont pas moins varié que les hommes dans le choix de leurs habits.

Aux chapes elles ont substitué la cotte-hardie, espece d'habit semblable à celui qu'on nomme *habit de cour*, la robe ferrée avec une ceinture, les écharpes, la robe volante, les petits mantelets de différentes formes, & le manteau. Ce fut sous Charles VII que les femmes commencerent à se découvrir les épaules & la gorge : c'est à la même époque qu'il faut fixer les différens changemens apportés dans leurs coëffures; & ces changemens se font tellement multipliés, que l'énumération seule des différentes especes de coëffures qui ont été à la mode, pourroit faire un volume. Mais, en considérant attentivement tous les changemens arrivés dans les habillemens des deux sexes, on voit que le désir de plaire, par les graces du corps, a successivement porté les femmes & les hommes à gêner le développement de différentes parties.

C'est à ce désir qu'on doit attribuer l'invention des corps de baleine, des souliers étroits, des jarretieres, des colliers, des carcans, des tours de cou, & de toutes ces ligatures imaginées pour donner plus d'élégance & de relief aux différens membres; &, quand l'on voit le changement qui s'est fait dans les idées, depuis François I, l'attention que l'on a eu

à rechercher, depuis cette époque, tous les moyens capables de plaire par les graces du corps, on est porté à fixer au quinzieme siecle l'origine de tous ces usages.

3 [*Leurs habitations n'étoient ornées que par des armes attachées aux murs*, p. 12.]
 Pour peu qu'on ait vu de vieux châteaux, & qu'on ait parcouru quelques Provinces de France, on trouve des preuves de ce que j'avance. Il y a, dans la ville que j'habite, quelques maisons bâties dans les quatorzieme & quinzieme siecles, dont les chambres sont très-vastes, les portes basses, & les fenêtrés peu larges. Ce n'est que dans ce siecle-ci que l'on a commencé à multiplier les piéces des appartemens, & à faire beaucoup de petites chambres.

Les personnes les plus riches & les plus distinguées par leur rang & par leur naissance, vivoient en famille; de façon que le maître, la maîtresse, les enfans & les domestiques se trouvoient réunis dans une même chambre, qui servoit à la fois de cabinet d'étude, de chambre à recevoir, de chambre à coucher, de salle à manger, & même de cuisine.

Cet usage ne s'est conservé, dans cette Province, que chez quelques particuliers

d'une fortune au-dessous de la médiocre ; mais il étoit encore presque universel sur la fin du siècle dernier.

Le Grand Condé , dans le tems de la tenue des Etats de Bourgogne , avoit rendu visite à quelques-uns de nos Magistrats qui l'avoient reçu dans cette Chambre ménagere , (c'est le nom qu'on lui donne aujourd'hui ;) & étant de retour à la Cour , il disoit à Louis XIV : » Votre Province de Bourgogne est bien » riche , les cuisines y sont tapissées ».

Nos Rois mêmes autrefois habitoient des appartemens de cette espece , & vivoient avec autant de familiarité. Fauchet , dans ses Antiquités Gauloises , parlant des Officiers du Roi , chap. viij , pag. 21 & 22 , dit que nos Souverains tenoient ménage , & faisoient des provisions ; qu'ils avoient jusqu'à des saloirs. Il rapporte en preuve un passage de l'histoire de Frédégonde , où l'on voit que cette Princesse reprochoit à Nectaire d'avoir enlevé des celliers du Roi , de la chair salée & du vin.

4 [*C'étoit par leurs mains que le pain & les autres alimens étoient préparés , p. 12*] L'histoire fournit tant de preuves de ce fait , qu'il n'est peut-être pas

nécessaire d'en citer aucune ; & je me contenterai de rapporter deux anecdotes qui constatent quelle étoit la nature des occupations des femmes , & dont une est probablement peu connue.

S. Gelais de Montlieu , en parlant des fiançailles de François I. avec Claude de France, dit : » Quand la fête eut » assez duré , tous prirent congé du » Roi & de la Reine , & en premier , » Madame de Bourbon & la Duchesse sa » fille , Madame d'Alençon & ses filles , » Mesdames de Taillebourg , de Vendôme , de Nevers , de Dunois , Latri-mouille & la Princesse sa fille. . . elles » retournerent dans leurs châteaux , où » elles passoient leur vie , occupées du » soin du ménage , & de l'éducation de » leurs enfans.

» Isabelle de Portugal , seconde femme » de Philippe le Bon , troisieme Duc » de Bourgogne , de la seconde race , » venoit , plusieurs fois dans l'année , à » la Chartreuse de Champ-mol , située » près de la Ville que j'habite , & fondée en 1383 par le Duc Philippe le » Hardi ; & là , dans une cellule qui » subsiste encore aujourd'hui , elle pétrissoit des pains au lait , & faisoit des » pâtés dont elle régaloit les Chartreux ;

» les pains au lait avoient la forme d'un
 » fer à cheval ». Une fondation que
 cette Duchesse a faite, perpétue son bien-
 fait, & l'on distribue encore de pareils
 pains & un pâté à chaque Religieux le
 Jeudi de la semaine des quatre-tems.

On montre dans le trésor de la même
 Chartreuse des chasubles qui ont été bro-
 dées par cette Princesse, & dont l'une est
 brodée en perles.

5 [*Elles les servoient avec respect, ne
 mangeoient pas à leur table, n'étoient pas
 admises dans les repas de cérémonie, p. 13.*]

On trouve des vestiges de cet usage
 dans une infinité de Villages de cette Pro-
 vince. J'en connois plusieurs dans lesquels
 les femmes ne mangent jamais avec leur
 mari ; celui-ci est seul à une table, sa
 femme & ses enfans le servent, & vont,
 après qu'il a dîné, prendre leur repas à
 une grande table, où se placent aussi les
 domestiques mâles.

On ne retrouve rien de semblable dans
 les Villes ; mais, quoique les mœurs se
 soient policées bien plutôt dans la Capi-
 tale que dans les autres, il n'y a guere
 plus de cinquante ans que les femmes
 sont admises dans les repas d'appareil,
 encore ont-elles, pendant long-tems,

quitté la table dès que le dessert paroïssoit.

6 [*Les tournois leur servoient de délassement, & entretenoient leur vigueur & leur courage, p. 13.*] Les tournois, qui commencerent en Italie sous Théodoric, devinrent bientôt une passion pour les François. Les femmes prenoient beaucoup de plaisir à ces spectacles, & y distribuoient les prix aux vainqueurs. On alloit aux tournois & aux joutes, dit le Président Hénault, comme, de nos jours, on va à la comédie; mais la scene se trouvoit quelquefois ensanglantée: les Ecclésiastiques en prirent occasion de décrier ces divertissemens, & lancerent même des anathêmes contre ceux qui tenoient les pas d'armes, & qui y assistoient. Saint Louis rendit, en 1257, une ordonnance qui défendoit non-seulement les guerres à outrance, mais encore les joutes, les pas d'armes & les tournois; mais les guerres d'outre-mer en empêcherent l'exécution.

Philippe IV, en 1311, voulut la faire exécuter; il se vit pourtant obligé de les permettre en 1315.

La mort d'Henri II les a fait abolir en 1360. Ce funeste & terrible événement

rendoit trop sensibles les abus de ces sortes de jeux , pour que la nation n'applaudît pas à leur proscription. Mais il est malheureux qu'en prenant des précautions pour prévenir de pareils accidens , on n'ait pas conservé quelque équivalent. Les loix que l'on suivoit dans les tournois , & que Geoffroy de Prully , mort en 1066 , avoit rassemblées , faisoient de ces jeux militaires une institution morale du plus grand effet : les exercices qu'ils nécessitoient , auroient conservé dans les François de nos jours la vigueur de leurs ancêtres.

7 [*Elles étoient traînées dans des chars découverts , ou montées sur des mules ou des chevaux , p. 14.]* Sous Charles VI , & long-tems même après lui , les Rois montoient à cheval dans leurs voyages ; les femmes mêmes voyageoient souvent à cheval. La Reine Marguerite , racontant son voyage de Spa , fait en 1576 , dit que sa litiere étoit accompagnée de dix filles à cheval , avec leur gouvernante.

Sur la fin du même siècle , les femmes , ainsi que les hommes , faisoient des visites à cheval , ou montés sur des mules. Il y avoit à toutes les portes des montoirs de

pierre. Nicole de Laubé, mere de Nicolas de Verdun, Premier Président, mort en 1627, faisoit ses visites dans Paris, montée en croupe sur une mule derriere le Clerc de son mari.

M. Bullet, dans sa Dissertation sur l'Origine des Carrosses, nous a encore conservé une anecdote intéressante à ce sujet. On y voit que la femme de Gilles Lemaître, Premier Président du Parlement de Paris, alloit en vacance dans une charrette couverte, assise sur de la paille; la Chambrière étoit montée sur une ânesse; le Premier Président marchoit devant la voiture sur la mule, ayant à côté de lui son Clerc, qui alloit à pied.

On lit dans les Essais sur Paris, de M. de Saint-Foix, qu'en 1599 le Parlement fit faire au Palais, dans la cour du Méri, un montoir de pierre, pour que les anciens Présidens & Conseillers pussent monter plus aisément sur leurs chevaux ou sur leurs mules. Alors, observe cet élégant Ecrivain, un Conseiller offroit à son confrere la croupe de son cheval, comme il lui offre aujourd'hui une place dans son carrosse.

Tous les gens de la Cour, sous la minorité de Louis XIV, faisoient des visites
à

à cheval, entroient chez les Dames en bottes, & avec leurs éperons.

On voit, dans Boileau, que les Médecins montoient à cheval pour visiter leurs malades ;

Guenaud sur son cheval en passant m'éclabouffe.

La baterne de Clotilde ne s'est transformée en carrosse suspendu qu'après plusieurs siècles. La première voiture de cette espèce parut sous François I ; &, pendant long-tems, il n'y en eut que deux, une pour la Reine, & une pour Diane de Poitiers, fille naturelle d'Henri II.

Jean Delaval de Bois-Dauphin fut le premier qui en fit usage à la Cour, parce qu'il étoit si gros, qu'il ne pouvoit se tenir à cheval ; & la femme de Christophe de Thou, Premier Président du Parlement de Paris, sous Henri III, est la première qui ait obtenu la permission d'avoir un carrosse ; jusques-là, ces voitures avoient été réservées pour les Princesses.

8 [*Et une méridienne suppléoit quelquefois au sommeil de la nuit, p. 14.*] On voit dans la Vie de Charlemagne, par Eginhard, Coll. de Duchesne, v. 2, p. 103, que ce Monarque faisoit la méridienne.

en été, & se levoit tous les jours de très-grand matin.

On voit, par l'histoire du Petit-Jean de Saintré, écrite dans le quinziesme siecle, & dont les événemens sont censés du quatrieme siecle, que la méridienne étoit très en usage.

La mort de Louis XII fut attribuée au changement qu'il fit dans sa maniere de vivre. Par complaisance pour Marie d'Angleterre, soeur d'Henri VIII, qu'il avoit épousée en secondes nœces, » où il fouloit » dîner à huit heures, dit l'ancien Historien du Chevalier Bayard, il convenoit » qu'il dînât à midi, & où il fouloit se » coucher à 6 heures, souvent ce bon » Prince se couchoit à minuit ».

Le peuple, & sur-tout les habitans de la campagne, ont conservé l'usage de se coucher de bonne heure, & de se lever de grand matin. On retrouve encore les vestiges de cet ancien usage dans les cloîtres.

9 [*L'estime du public, toujours proportionnée aux qualités utiles à la société, plaçoit au premier rang les hommes les plus forts, p. 14.*] Si l'on pouvoit douter que les François des siecles précédens n'eussent infiniment plus de force que ceux de

nos jours, il n'y auroit qu'à entrer dans quelques-uns des Arsenaux du Royaume, & l'on y trouveroit des armures dont le poids écraseroit le plus fort d'entre nous, des masses d'armes & des sabres que nous aurions peine à lever, & dont, à plus forte raison, nous serions incapables de nous servir.

Ce n'est pas qu'il ne se trouve encore parmi nous quelques hommes d'une force qui les égale à nos ancêtres, mais ce sont des phénomènes très-rares.

La découverte de la poudre à canon, en rendant souvent la force du corps inutile, nous a successivement énervés, & nous sommes devenus d'autant plus foibles, que la force du corps a plus perdu des avantages qu'elle donnoit dans le combat, & proportionnellement à la diminution de l'estime qu'on accordoit aux gens forts & vigoureux. Il n'y a presque plus que les Sauvages & les peuples moins éloignés que nous de l'état de pure nature, qui mettent aujourd'hui la force du corps au nombre des qualités les plus estimables. Cependant il faut avouer qu'une partie des sentimens qu'elle inspiroit, subsiste encore, parce qu'une espece d'instinct nous porte à respecter ceux qui peuvent nous protéger.

C'est à cet instinct qu'on doit attribuer le cas que l'on fait d'une taille avantageuse, la prédilection que marque le sexe pour les Militaires, & la préférence qu'obtiennent ceux-ci sur les hommes de tous les autres états.

10 [*Et des hommes donner des preuves du plus grand héroïsme*, p. 15.] En 1289, Roger de Sanguinet, étant assiégé par Roger Doria & Jacques d'Aragon, dans la ville de Bellevedere en Calabre, faisoit tomber une grêle de pierres sur les assiégeans. Ses deux fils étoient entre les mains des ennemis. On lui fit savoir qu'on les avoit attachés à l'endroit qu'il battoit. Son devoir l'emporta sur sa tendresse ; un de ses fils y fut assommé ; mais les ennemis, frappés de cet héroïsme, & forcés de lever le siege, rendirent la liberté à l'autre, & le lui renvoyerent.

En 1358, un payfan de Longeuil, Bourg près de Compiègne, nommé le *grand Ferrey*, tombe sur des Anglois qui pressoient vivement ses compagnons, en tue dix huit, met les autres en fuite, se jette lui seul sur une autre troupe d'Anglois, & la dissipe, après en avoir tué quarante. Quelquetems après, douze Anglois,

le sachant malade , viennent pour le surprendre ; il quitte brusquement son lit , s'arme d'une hache , tue cinq Anglois , & fait fuir les autres : cet effort de courage lui coûta la vie ; il se remit au lit , & mourut. *Anecd. Franç. p. 265.*

II [*C'est dans ces siècles malheureux que la chevalerie prit naissance , p. 15.]*
De toutes les institutions humaines la chevalerie est la plus respectable. On ne peut lire qu'avec une émotion de respect & de tendresse les vœux que faisoient les Chevaliers , & les loix auxquelles ils se soumettoient. Il est bien malheureux pour l'humanité que les abus aient occasionné la destruction d'un établissement aussi précieux.

On fait communément remonter l'origine de la chevalerie au tems de Charlemagne ; mais il est plus naturel de la fixer dans le onzieme siècle. Les statuts , faits en 1180 , prouvent que cette institution militaire ne prit de la consistance que dans le douzieme siècle ; & il seroit étonnant qu'elle eût subsisté , sans loix écrites , pendant trois à quatre siècles. *Voyez l'Origine de la Chevalerie , par M. de la Curne de Sainte-Palaye ; l'Essai sur l'Esprit des Nations , par M. de Voltaire.*

12 [*Que de ces maladies inflammatoires, si souvent funestes aux habitans de nos campagnes, &c. p. 17.*] Les maladies inflammatoires, telles que les pleurésies & les péripleumonies, devoient être très-fréquentes parmi des hommes livrés à des exercices violens, qui n'étoient pas toujours guidés par la prudence, & qui, entraînés par le besoin de se rafraîchir, lorsqu'ils s'étoient beaucoup échauffés, s'exposoient à supprimer brusquement la transpiration.

Nous voyons de nos jours ces mêmes maladies faire de très-grands ravages dans nos campagnes. Les payfans, que leur état & leur façon de vivre rapprochent beaucoup des anciens François, y sont très-sujets. La densité de leurs humeurs, la rapidité de leurs fibres, l'oblitération & l'imperméabilité d'une grande quantité de leurs vaisseaux, rendent la résolution des inflammations extrêmement difficile; & il est de fait que les maladies inflammatoires de la poitrine font périr au moins un sixieme des habitans de la campagne.

13 [*Pris plus souvent dans le regne animal que dans le végétal, p. 18.*] Des viandes froides, salées ou boucanées, des poissons, du fromage, du lait, quelques

légumes étoient les principaux alimens ; mais, excepté le froment, le seigle, l'orge, les raves, les oignons & les raiforts, les végétaux étoient & devoient être fort rares. Notre agriculture s'est enrichie par le commerce d'une infinité de végétaux exotiques, qui même, pendant long-tems, ont été d'un prix trop haut pour que la plus grande partie des François aient pu se les procurer. La perfection de l'agriculture pouvoit seule donner naissance à l'art des jardiniers ; & il est à présumer que les jardins étoient bien peu communs dans des tems où l'on ne pouvoit pourvoir qu'aux nécessités les plus pressantes, où les vastes clôtures auroient été défavantageuses par la difficulté de les défendre, & où les maisons des personnes opulentes étoient des forteresses.

Malgré le changement que les événemens ont apporté dans notre manière d'être, les jardins potagers sont encore une espèce de luxe réservé aux gens aisés. On voit des Villes où il y en a très-peu, & qui sont obligées de tirer l'hortolage de divers endroits. Les jardiniers de la Ville que j'habite, font un commerce considérable de raiforts, d'artichaux, d'épinards, d'asperges, & même de laitues,

qu'ils vont vendre dans plusieurs Villes
ou Bourgs circonvoisins.

14 [*Presque tous manquoient de linge*,
p. 18.] Quoique l'art de former des toiles
avec du lin & du chanvre, soit fort ancien,
il ne paroît pas que l'usage des chemises
de toiles remonte bien haut. La Flamma,
qui écrivoit dans le quatorzieme siecle,
& qui déclamoit contre le luxe de son
tems, ne parle que de chemises de serge.
Le linge de table étoit même regardé
comme un luxe, & l'on s'en servoit rare-
ment.

15 [*Et l'on avoit abandonné l'usage des
bains, par principe de religion*, p. 15.]
Baccius, dans son quinziesme chapitre, de
Thermis Veterum, attribue la cessation de
l'usage des bains en partie aux tendres
solicitudes de la Religion Chrétienne.
Les ablutions n'étoient point mises par
cette Religion, au rang des moyens ca-
pables d'épurer les ames; &, la conti-
nence étant devenue une vertu, le Chris-
tianisme proscrivoit tout ce qui pouvoit
alarmer la pudeur. Ainsi, lorsqu'on ré-
fléchit que l'observance des pratiques re-
ligieuses, sur-tout des pratiques exté-
rieures

rieures, étoit portée, dans les siècles dont s'agit, jusqu'à la plus scrupuleuse exactitude, & même jusqu'au fanatisme, on peut assurer que l'usage des bains devint très-rare en France, au moins dès le regne de Charlemagne.

16 [*Des rues étroites & non-pavées augmentoient encore l'infection d'un air qui ne pouvoit pas être renouvelé, p. 20.*] Pour sentir la vérité du tableau que je fais de la France, il ne faut qu'avoir vu d'anciennes Villes, qu'avoir traversé la partie de Paris qu'on nomme *la Cité*, qu'avoir parcouru quelques Provinces. L'étroitesse des rues, la construction des vieux châteaux, que l'éloignement des propriétaires, ou leur peu de fortune, laisse encore subsister, l'insalubrité des pays qui sont encore ombragés par de vastes forêts, & dont la surface est souvent couverte d'eaux croupissantes, donnent une idée de l'état de la France dans les siècles antérieurs au dix-septième; &, quand l'on réfléchit à l'ignorance où l'on étoit des moyens capables de donner aux eaux les écoulemens nécessaires, quand l'on voit qu'avant 1183, les rues & les places de Paris même n'étoient point pavées, que

la premiere ordonnance de police pour le balaiement des rues est de 1666, qu'on laisse subsister au centre de la Capitale du Royaume un hôpital infect & des boucheries, & que des ruisseaux de sang y coulent encore dans plusieurs de ces rues, on ne peut s'empêcher de reconnoître que la situation de la France, à l'époque d'où je pars pour la considérer, exposoit ses habitans à tous les maux que l'infection de l'air est capable de produire.

17 [*Aussi la France éprouva-t-elle souvent, en ces tems malheureux, des famines assez cruelles pour obliger à manger de la chair humaine, &c. p. 20.*] On compte dix famines dans le dixieme siecle, & vingt-six dans l'onzieme. Celle qui régna en 1031, 1032 & 1033, fut si cruelle, qu'on déterroit les morts pour les manger; qu'à Tournus on exposa de la chair humaine en vente. Les François, dans le douzieme siecle, n'effuyèrent que deux famines; mais il y en eut quatre dans le quatorzieme, sept dans le ~~dix-huitieme~~, & six dans le seizieme. Voyez la Collection des Historiens de France, par les RR. PP. Bénédictins; la Liste chronologique des éruptions de volcans, des trem-

115

blemens de terre , &c. insérée dans le
fixieme volume de la Collection Acadé-
mique , particuliere & étrangere.

18 [*Il y eut des pestes très-fréquentes ,
& plusieurs épidémies de fievres malignes
& de dyssenterie , p. 20.]* Dans les siecles
d'ignorance , toute maladie épidémique a
été regardée comme une véritable peste.
Le peu de connoissance que l'on avoit du
traitement qui leur convenoit , influant
sur l'évenement , a dû nécessairement en-
gager à désigner de ce nom , des maladies
qui n'étoient probablement pas pestilen-
tielles. Ainsi , quoique les Historiens fas-
sent mention quelquefois de dyssenterie
& d'autres maladies qu'ils désignent sous
le nom de *contagieux* , on peut croire
qu'ils en ont confondu plusieurs sous la
dénomination de *peste*. On ne doit donc
pas reconnoître avec eux pour pestes toutes
les maladies auxquelles ils en ont donné
le nom. Mais , comme l'on fait que la peste
est la suite ordinaire de la famine & de la
guerre , on ne peut se refuser à admettre
que la France ait été fréquemment dé-
vastée par la peste dans les dixieme &
onzieme siecles , quand l'on voit que la fa-
mine y fut très - fréquente , & que le

Royaume éprouva, dans le même tems, toutes les horreurs d'un état de guerre intestine presque continuelle. Si les Historiens disent donc qu'il y eut treize pestes dans le dixieme siecle, & vingt-quatre dans l'onzieme, on doit être porté à ne pas suspecter leur récit, sur-tout quand, dans les siecles suivans, on retrouve toujours le nombre des pestes proportionné à celui des famines, & à l'état de trouble où se trouvoit le Royaume.

Il y eut deux famines & deux pestes dans le douzieme siecle.

Les guerres d'outre-mer ayant pacifié l'intérieur du Royaume, & rétabli la puissance de nos Rois dans le treizieme siecle, la famine ne se fit point ressentir; & les Historiens ne font mention, à cette époque, que d'une dyssenterie épidémique en 1226.

L'état malheureux où le Royaume se trouva réduit dans les quatorzieme, quinzieme & seizieme siecles, par les guerres qu'allumerent les prétentions des Anglois, la rivalité des maisons d'Orléans & de Bourgogne, & les fureurs religieuses des Calvinistes & des Catholiques, fut encore aggravé, dans le quatorzieme, par huit pestes & six maladies contagieuses; dans

le quinzieme, par trois pestes & trois maladies contagieuses, qui donnoient rapidement la mort, & dans le seizieme, par deux pestes & quatre maladies contagieuses.

19 [*La Lepre, qui y régnoit, long-tems avant le septieme siecle, s'étoit répandue par tout le Royaume, p. 20.*] On comptoit, dans le treizieme siecle, deux mille léproseries en France. La lepre ne commença à devenir plus rare que sous Philippe le Long, dans le quatorzieme siecle. On consultera avec bien de l'avantage, au sujet de cette maladie, de son origine, de ses causes & de sa contagion, l'Histoire de l'Eléphantiasis, &c. donnée par M. Raymond, Docteur agrégé au College des Médecins de Marseille, & Membre de l'Académie de la même Ville, ouvrage très-bon, imprimé à Laufanne, en 1767, chez F. Grasset & Compagnie.

20 [*Le feu sacré & le mal des ardens s'y montrèrent plusieurs fois, p. 21*] La description du feu sacré ou persique établit une différence si sensible avec le mal des ardens, que je pense absolument, à ce sujet, comme M. Raymond, dans son

Ouvrage cité plus haut. Le respect que j'ai pour la mémoire & le sentiment de l'illustre de Sauvages ne peut m'engager à les confondre, comme l'a fait cet Auteur. La première de ces maladies est une dartre rongeante, l'autre une gangrene semblable à celle qu'occasionne l'usage du seigle ergoté.

L'une & l'autre de ces maladies régnerent souvent en France; mais les Historiens les ont souvent désignées par le même nom; d'où il résulte beaucoup de difficultés pour fixer exactement les époques où chacune d'elles a paru. Au reste, en cette occasion, il suffit de constater qu'elles ont régné dans le tems où la France étoit déchirée par les mains de l'ignorance, & par les excès de l'anarchie féodale.

Le plus ancien des Historiens qui parlent de ces maladies, est, à ce que je crois, Frodoard, dans sa Chronique, conservée par les savans Bénédictins, Auteurs de la Collection des Historiens François; il en rapporte l'apparition à l'année 945. Elles parurent aussi, en Aquitaine, en 994. On les a observées encore en 1042, 1090, 1130 & 1182. Voyez diverses Chroniques, dans la Collection des Peres Bénédictins, les Annales de Fuldes, Mézerai & Velli.

21 [*Et la maladie pédiculaire y fut connue, p. 21.*] L'Empereur Arnoud en étoit mort en 899. Foucquau, Evêque de Noyon, mourut en 955, dévoré par une si grande quantité de poux, qu'on fut obligé de le coudre dans un sac de cuir, avant de l'enterrer. La même maladie fit périr le Cardinal du Prat, en 1545. Puisque des gens de marque ont été attaqués de la phthiriasé, il est bien à présumer qu'elle n'épargnoit pas le peuple; & le silence de l'histoire, à ce sujet, ne peut pas détruire cette présomption; car, semblable aux cartes géographiques, où l'on ne désigne souvent que les lieux principaux, l'histoire ne recueille certains faits qu'autant qu'ils intéressent des gens distingués par leur dignité ou leurs talens.

22 [*La petite vérole, la rougeole, différentes especes de fièvres éruptives, p. 21.*] L'opinion commune est que la petite vérole parut en France dans le commencement du douzieme siecle, après la premiere croisade. Mais, comme il est évident que les Arabes connoissoient cette maladie dès le tems de Mahomet le Prophete, que les Maures d'Espagne avoient commerce avec eux, & les François avec

ceux-ci, long-tems avant les croisades, on pourroit faire remonter plus haut l'époque de l'apparition de cette maladie en France.

Il en est de même de la rougeole & de la plûpart des autres maladies éruptives, telles que les fievres pourprées, urticaires & miliaires, qu'on a regardées comme nouvelles, & qui ne l'étoient pas réellement, ou dont l'origine étoit du moins beaucoup plus éloignée qu'on ne l'a présumé.

La miliaire, par exemple, qu'on s'accorde à donner pour une maladie du milieu du seizieme siecle, que l'on croit avoir commencé à Leipfick en 1552, & être passée delà dans toute l'Allemagne, en Italie, en France & en Angleterre, avoit été observée bien plus anciennement, & a trop de rapport avec les éruptions nommées, par Hypocrate, *sudamina*, pour ne pas être mise au rang des maladies anciennes. Au reste, il faut avouer que, la plûpart des especes de cette maladie, dépendant d'un putride particulier, & nos mœurs tendant à altérer nos humeurs, elle a dû nécessairement paroître plus fréquemment depuis deux siecles.

On trouve, sur cet objet, des preuves de fait décisives dans la Dissertation de Jean Fantoni, de *Antiquitate Februm Miliarium*, & dans le Traité de la Miliare, par M. Allioni, Médecin de Turin, imprimés en 1758 à Turin.

L'usage de donner les enfans à des nourrices mercenaires, usage devenu presque universel en ce siècle-ci, a dû aussi multiplier la fièvre miliare des accouchées.

23 [*Le scorbut*, p. 21.] Le premier ouvrage qu'au rapport de Lind, on ait écrit sur le scorbut, est d'Euritius Cordus, célèbre Botauiste mort en 1538, & dont le Traité avoit paru en 1534. Il y eut douze ouvrages sur cette même maladie dans le seizième siècle. Plusieurs personnes ont cru pouvoir en inférer que le scorbut étoit alors une maladie nouvelle. On croit que des matelots Portugais la rapportèrent des Indes en Danemarck, dans le quinzième siècle; & il est des Auteurs, comme Cugalenus, qui la supposent endémique dans le Nord.

George Fabricius dit qu'elle parut, pour la première fois, dans la Misnie, sa patrie, en 1482, parmi des matelots Saxons; qu'elle devint épidémique en 1600, & qu'elle se répandit par toute l'Europe.

Comme les voyages sur mer exposent à contracter aisément cette maladie, il est naturel de présumer qu'elle est devenue plus commune depuis la découverte du Nouveau Monde. Mais il est tant d'autres causes qui peuvent la produire, qu'on ne doit pas douter qu'elle n'ait régné long-tems avant l'époque à laquelle on fixe son origine.

La maladie qu'Hypocrate décrit dans le Livre de *internis Affectionibus*, & qu'il attribue à la rate, est un véritable scorbut. Pline en donne aussi une description frappante sous le nom de *Stomacace*, dans le vingt-cinquième Livre, Section III de son Histoire Naturelle.

Celle dont l'armée de Saint Louis fut attaquée en 1251, & dont Joinville fait l'histoire sous le nom de *maladie de l'ost*, étoit aussi un scorbut bien caractérisé.

24 [*Les écrouelles, le rachitis, p. 21.*]
On voit, dans Joinville, que les écrouelles étoient connues avant Saint Louis, puisqu'on lit, dans cet Historien, que ce pieux Monarque touchoit tous les jours les écrouelles.

La description que les Auteurs Grecs ont donnée de cette maladie sous le nom de *xoipas*, prouve qu'elle est fort an-

cienne ; mais , en se rendant raison des causes qui la produisent ordinairement , on sent qu'elle a dû être fort commune dans les siècles où je considère la France , & qu'elle doit l'être encore beaucoup plus dans celui-ci , de même que le rachitis.

L'une & l'autre de ces maladies dépendent en effet d'un vice de la lymphe , transmis aux enfans par des parens que les débauches en tout genre ont épuisés , & dont les humeurs ont été altérées par le virus vénérien. La mauvaise qualité du lait , occasionnée par une grossesse , par la misère des nourrices , ou par leur intempérance , un sévrage trop prompt , sont encore une cause très-fréquente de cette altération vicieuse de la lymphe. Voyez Nosologie de Sauvages , p. 403 de la seconde partie du troisième volume ; & dès-lors il est évident que les circonstances où se trouvoient les François des 11 , 12 , 13 , 14 & 15^{me} siècles , les rendoient bien susceptibles de ces maladies , & qu'elles doivent être fort communes dans le nôtre.

25 [*Et toutes les maladies fébriles & cachétiques , observées de nos jours , auxquelles se vint joindre , dans la suite , le mal vénérien , p. 21.]* C'est depuis le siège

de Naples par Charles VIII, & dans les dernières années du quinzième siècle, que la vérole est connue en France; mais il n'est pas rigoureusement démontré qu'elle n'ait pas régné avant ce tems-là; & ce que dit Gilbert Langlois, dans son chapitre de *Affectibus coitioni cum muliere supervenientibus*, cité par Freind, p. 298 de son Histoire de la Médecine, paroît fait pour engager à penser qu'elle avoit déjà été observée dès la fin du quatorzième siècle, ou au commencement du quinzième. Il est vrai que cet Auteur attribue les accidens qu'il décrit, au commerce avec une femme qui s'étoit auparavant livrée à un lépreux. Mais l'on est porté à soupçonner une autre cause à ces accidens, & à les regarder comme les effets du virus vénérien, quand l'on fait que la lepre ne se communiquoit pas par cette voie, ainsi que l'a observé M. Raymond, & qu'il l'a prouvé dans son Histoire de la Lepre, ouvrage déjà cité.

26 [*La rédaction des loix des Fiefs, &c.* p. 23.] Ce fut Louis le Gros qui fit les premiers affranchissemens dans le douzième siècle, & ils ne furent consommés qu'en 1316.

On doit encore à ce Monarque l'établissement des communes.

M. le Président Hénault soutient que le domaine du Roi a été de tout tems inaliénable ; mais , sans entrer dans une discussion qui n'est pas de mon ressort , & qui seroit au-dessus de mes forces , il me suffit de faire remarquer que l'inaliénation du domaine royal n'est bien constatée que depuis Philippe le Hardi , qui rentra en 1283 dans le comté de Poitiers , comme faisant portion du domaine royal , & qui avoit pu être donné en apanage , mais non pas aliéné. Il est certain que , depuis cette époque , le nombre des grands vassaux a successivement décrû , & que la loi de l'inaliénation a beaucoup contribué à détruire l'anarchie féodale.

Philippe Auguste est le premier de nos Rois qui ait eu des troupes réglées ; on en fixe l'origine en l'an 1214.

La gendarmerie est réduite à quinze compagnies composées de cent gendarmes , qui servoient chacun avec cinq hommes : on nomma ces compagnies *Compagnies d'Ordonnance*.

M. Poulin de Lumina , dans son Ouvrage sur les Mœurs & Coutumes des François , attribue les changemens heureux arrivés en France depuis Charles VII , à l'entrée qu'on donna au Tiers-Etat dans l'assemblée des États-Généraux,

& à l'établissement des Parlemens sédentaires. Il cite Loiseau, au sujet des Parlemens, qui dit : » Ce fut leur institution qui nous sauva d'être cantonnés, » comme en Italie & en Allemagne, & » qui maintint le Royaume en entier ».

27 [*Il n'en subsiste plus que sur les frontières du Royaume*, p. 27.] En 1622, le Conseil de Louis XIII prit la résolution de faire démolir toutes les places fortes qui étoient dans l'intérieur du Royaume, & de ne laisser subsister que celles qui borderoient les frontières. *Patriot. Franç.* vol. 5, p. 240.

La politique avoit conseillé ces démolitions à Louis XIII ; le luxe les a multipliées, & presque tous les châteaux des Seigneurs sont transformés en maisons de plaisance, & contrastent, par leur élégante foiblesse, avec le nom imposant dont ils sont encore décorés. On ne peut qu'applaudir à ces changemens ; mais, comment les Seigneurs de Paroisse, en détruisant les asyles autrefois préparés pour leurs habitans, peuvent-ils exiger encore un grand nombre de corvées, qui étoient le prix de la sauve-garde qu'ils leur assuroient ? L'humanité réclame l'affranchissement de ces corvées, & des re-

devances en denrées ou en argent qui y ont été substituées. L'équité me semble en faire un devoir, & d'autant plus que tous les colons, par les impositions qu'ils supportent, paient au Roi ce droit de garde. Puissions-nous bientôt applaudir à de semblables affranchissemens ! Puissions-nous voir l'exemple de M. le Marquis de S. . . . suivi de tous les possesseurs de terres ! Ce fait, que je cite ici, vient d'être annoncé dans le Journal d'Agriculture & de Commerce, de Janvier 1772 ; & j'y ai vu, avec regret, qu'on y ait caché le nom de ce vertueux citoyen.

28 [*Et l'histoire du dix-huitième n'en offre qu'une seule dont les ravages encore ont été bornés à une ou deux Villes, p. 31.] Voyez la note 18. La peste qui s'étoit déclarée à Marseille & dans le Gévaudan, en 1721, a été arrêtée par les soins vigilans du Gouvernement. L'eût-elle été dans les 12, 14 & même 16^{me} siècles ?*

29 [*On comptoit autrefois des milliers de léproseries en France, p. 32.] Voyez la note 19.*

30 [*Les femmes appelées à la Cour par*

François I, p. 35.] Avant le regne de François I, les femmes même les plus qualifiées restoient dans leur Château.

» Une Cour sans femmes, disoit François I, est une année sans printems ».

Aussi ne tarda-t-il pas à les appeller à sa Cour, dès qu'il fut monté sur le trône. C'est à ce changement de nos usages que l'Auteur de l'Observateur François à Londres croit devoir attribuer la corruption de nos mœurs. » Les femmes, dit-il, » porterent leurs foibleesses à la Cour ; » elles y firent connoître la volupté aux » courtisans, qui, pour leur plaire, de- » vinrent efféminés. . . Les mœurs de la » Cour passerent avec rapidité jusqu'à la » Ville : elles seroient bientôt devenues » celles des Provinces, si l'esprit de parti » & de cabale ne se fût emparé de tous » les François ».

Il est malheureux que l'histoire appuie l'affertion de cet Auteur ; mais n'en concluons pas qu'il faille encore réléguer les femmes, & les condamner à une espee d'esclavage. Qui pourroit, sans l'agrément qu'elles mettent dans la société, supporter le fardeau des affaires ? Contentons-nous de faire des vœux, pour que, se respectant davantage, elles adoucissent nos mœurs, sans les amollir.

31 [*Ce genre de maladie , qui parut nouvelle sous Charles VIII, p. 41.] Voyez la note 25.*

32 [*Des corps de baleine, des croix de fer, des bottines remplaçoient ensuite ces bandes meurtrieres , & s'opposoient au développement de la poitrine & des membres , p. 41.]* L'usage du maillot est probablement fort ancien , & les mots *fascia pannicula* donnent lieu de croire que les Romains emmaillottoient leurs nouveaux nés. La coutume où est le Saint Pere d'envoyer des langes bénits aux Princes Catholiques , paroît tirer delà son origine. C'est la remarque de M. le Marquis de Thiard , que j'ai déjà cité , & aux lumieres duquel j'ai eu recours ; mais je crois , avec lui , que le maillot des Romains étoit fort différent du nôtre : d'ailleurs , on peut penser que ces maîtres du monde ne s'en servirent que dans le tems où la fortune leur faisoit préférer l'art de plaire à ceux qui avoient rendu la République florissante. Les circonstances ont toujours produit les mêmes effets sur les hommes ; & , quand l'on voit que les Sauvages de l'Amérique n'emmaillottent jamais leurs enfans , on est disposé à imaginer que , parmi nous , le maillot est une invention

du quinzieme ou seizieme siecle. Cette opinion est même d'autant plus vraisemblable, qu'il est beaucoup de Provinces où l'on ne se sert pas de bandes pour envelopper les enfans ; qu'ils ne sont assujettis que par une piece de toile forte, qu'on nomme *maillotte*, dont les bords sont garnis d'especes d'anneaux formés par des rubans de fil, & qu'on rapproche plus ou moins avec un autre ruban de la même espece, dont on se sert en forme de lacet. Cette maillotte est communément employée en Franche-Comté, dans la Bresse, & dans les différens cantons de notre Bourgogne, qui avoisinent ces Provinces.

Les corps de baleine dans lesquels les enfans des deux sexes ont été long-tems emprisonnés, & que portent encore, de nos jours, toutes les jeunes filles & beaucoup de femmes, sont certainement une invention nouvelle. Des ceintures, plus ou moins larges, servoient autrefois à marquer la taille, & supportoient la gorge des femmes, qu'un habillement, fermant sous le cou, protégeoit encore contre les impressions de l'air, du froid & du chaud. Mais, à en juger par le reproche que fait Montagne aux femmes de son tems, de se ferrer les côtés avec

des écliffes de bois , pour avoir la taille fine , il est à préfumer que l'usage des corps de baleine a commencé fur la fin du feizieme siecle , ou au commencement du dix - feptieme. On voit , dans des portraits de la fin du feizieme siecle , que les femmes avoient des especes de corps fans manches & fans épaulettes , qui leur emboîtoient la poitrine , depuis le deffous des mamelles , jusqu'au défaut des côtes , & finissoient en pointe sur le ventre. Cette présomption sur l'origine des corps de baleine acquiert bien de la force , lorsqu'on réfléchit que cette époque est justement celle où l'art de plaire devint presque le plus important des arts , & lorsqu'on voit la mode des corps s'établir , dans les mêmes circonstances , chez les Suédois , nation un peu moins éloignée que nous de l'état de pure nature. M. Linné , célèbre Médecin d'Upsal , dans son Ouvrage intitulé : *La Nourrice Marâtre* , s'éleve contre cet usage qui s'introduit dans sa patrie.

Quant aux croix de fer , aux bottines , &c. on voit , par l'Ortopédie de M. Andry , & par le Traité de M. Bourset , sur l'éducation physique des enfans , qu'elles ont été récemment imaginées ; mais , en même tems , on est surpris que ce dernier

protege ouvertement ces inventions , & sur-tout les corps , par un motif bien singulier. » Comprimer les différentes parties du corps , dit-il , c'est imiter la nature , qui a établi des brides dans toutes les parties , comme dans les jointures , » tom. 2 , p. 313 ».

33 [*Elles imposoient silence aux cris de la nature , écartoient loin d'elles leurs précieux rejettons , & les livroient à des mercenaires , p. 42.]* L'Histoire de S. Louis nous prouve que nos Reines mêmes allaient autrefois leurs enfans ; mais on voit , par les Mémoires de la Reine Marguerite , que , dès la fin du seizieme siecle , les femmes de qualité s'étoient soustraites à cette obligation imposée par la nature. Cette Princeesse , dans le récit de son voyage aux eaux de Spa , p. 187 , parle de la femme du Comte de Lalain , Gouverneur de Flandre pour les Etats , & parent du Roi de Navarre , son mari , qui , dit - elle , » faisoit chose peu commune aux personnes de telle qualité. . . . Elle nourrissoit son petit fils de son lait ».

Mais , en même tems que ce passage démontre que les femmes du haut parage avoient déjà abjuré les fonctions respectables de mere , il donne occasion de croire

que cet abus ne s'étoit pas étendu jusqu'aux classes inférieures. Il étoit réservé à notre siècle de le porter au point d'en faire, en quelque sorte, une preuve d'opulence, & d'intéresser l'amour-propre à imposer silence aux cris de la nature. Presque toutes les femmes, & même la plûpart de celles qui, par leur séjour à la campagne, paroissent le moins exposées à la corruption, ont étouffé depuis long-tems, dans leurs cœurs, les sentimens qui rendent si courageuses les femelles des animaux les plus timides. Heureusement que les maux innombrables qui sont des effets nécessaires de cet abus, commencent à ramener quelques femmes à leurs devoirs. Il en est parmi nos bourgeois, qui se sont rendues aux instances des Médecins, & qui se font honneur du titre de véritable mère. Je vois, dans ma patrie, plusieurs femmes dont la beauté égale la tendresse, qui ne dédaignent pas d'allaiter elles-mêmes leurs enfans. Le Danemarck offre, en ce genre, un exemple bien persuasif. La Reine, petite-fille du Roi d'Angleterre, dernier mort, & sœur de celui qui regne actuellement dans la Grande Bretagne, a nourri son enfant. Aussi, remarque l'Auteur des Éphémérides du Citoyen, qui rapporte ce fait, p. 254 du tom. 5 de

l'année 1771, cette Princesse s'est-elle levée le troisieme jour après son accouchement, & s'est-elle promenée le huitieme dans ses jardins.

34 [*Tristes effets des fausses vues, de la débauche ou de l'indolence des peres, des petites vues ou de l'inhumanité des meres, p. 44.*] Rien n'est plus contraire aux vues de la nature que de s'opposer à ce que les enfans agissent beaucoup : leurs vaisseaux délicats ont besoin d'une force mécanique étrangere, pour pousser avec aisance les humeurs, pour favoriser le développement de tous les organes : l'air doit les frapper, & pénétrer leurs corps de toutes parts ; le tissu de leurs fibres en devient plus fort. Que l'on compare deux enfans, dont l'un aura été élevé à la campagne, dans la plus grande liberté, & l'autre dans la ville, sous les yeux d'une mere qui n'est que tendre ; le premier sera robuste, & bravera également le froid & le chaud ; tous ses membres se déploieront avec facilité ; il sera agile, dispos, prêt à entreprendre les courses les plus rapides & les plus longues : l'autre aura des graces, mais il sera foible ; la plus légère course le fatiguera à l'excès, & il ne pourra, sans en être af-

fecté , supporter l'impression ni du froid ni du chaud : les qualités de l'ame même seront différentes dans ces deux individus ; l'un sera franc & brave ; l'autre faux & poltron. Je ne prétends pas que cette es- pece de regle ne souffre aucune exception ; mais le brave Duguesclin, Henri le Grand, le Vicomte de Turenne , ont été élevés à la campagne , & ont bravé , dès l'enfance , toutes les intempéries des saisons. Nos citadins sont rarement bons foldats , & les grenadiers royaux , pris dans les corps de milice , ont toujours fait des prodiges de valeur.

Si les circonstances nous forcent à habiter les Villes , & à y élever nos enfans , gardons-nous donc de les trop contraindre & de les renfermer. Conduisons-les souvent en plein air , & ne perdons pas de vue que , dans le premier âge , il doit être principalement question de l'éducation du corps ; celle de l'esprit ne doit être que le second objet de notre attention.

35 [*Et mille actions éclatantes de bravoure , de dévouement & de désintéressement justifieroient ce que j'avance , s'il entroit dans mon plan de les rassembler ici , p. 51.]*
 Parmi tous les traits que je pourrois citer , je m'arrêterai à trois , dont je n'ai jamais

lu le récit, sans sentir mon cœur ému ;
& sans que mes yeux se soient mouillés
de larmes d'admiration.

Les Anglois assiégeoient, en 1627, le
Fort Saint-Martin dans l'Isle de Ré :
M. de Thoiras le défendoit, & y faisoit
des prodiges de valeur : le manque de
vivres alloit le forcer à se rendre. Trois
soldats du régiment de Champagne s'of-
frent pour passer à la nage le bras de mer
qui les sépare du continent, & donner des
nouvelles de l'état où le Fort est réduit.
Deux d'entr'eux périrent dans la traver-
sée ; un seul, après avoir eu à se défendre
des coups des ennemis & des morsures
des poissons, arrive à bord, exténué de
fatigues, & couvert de blessures : son hé-
roïsme se communique : Thoiras est se-
couru, & les Anglois levent le siege.
Patriot. Franç. v. 5, p. 314.

Les frais de la guerre avoient épuisé
les fonds de l'épargne en 1636 : on re-
jette sur le peuple, par une imposition
ajoutée à la taille, les appointemens des
Gouverneurs.

Le vieux Duc d'Épernon, Gouverneur
de Guienne, répare ses fautes passées par
un beau trait d'humanité ; il refuse ses ap-
pointemens, parce qu'ils ne sortoient pas de
l'épargne du Roi. » Je ne commencerai

» pas

» pas, dit-il, sur la fin de mes jours, à
 » vivre aux dépens d'un peuple que je
 » vois mourir de faim & de misere ;
 » j'aime mieux être réduit au seul re-
 » venu de mes terres, que de voir la dé-
 « pense de ma table prise sur la subsif-
 » tance des pauvres. *Id. p. 427* ».

Le Marquis de Saint-Hilaire a le bras emporté du même boulet qui venoit de tuer Turenne, en 1675 : son fils se désespéroit de la perte dont le menaçoit cette blessure. » Mon fils, lui dit S. Hilaire, » ce n'est pas moi qu'il faut pleurer ; » c'est ce grand homme. Remontez à » cheval, je vous le commande. Le tems » presse ; faites votre devoir. Je ne désire de vivre qu'autant de tems qu'il » m'en faudra pour apprendre que vous » vous en ferez bien acquitté ».

Quel héroïsme ! Que sous ces traits le François me devient cher ! Mais pourquoi l'histoire ne nous a-t-elle pas transmis le nom des généreux soldats qui sauverent l'Isle de Ré ? Parmi nous autres obscurs Plébéïens il se trouveroit peut-être encore des hommes qui s'enorgueilliroient de porter le même nom, & dont ce sentiment feroit des héros.

servés intacts au milieu de la corruption, p. 55.] L'établissement de l'Ecole Militaire, celui de l'Ordre de l'Epée pour les soldats vétérans, celui des Sociétés d'Agriculture, les efforts faits par un grand nombre d'hommes de Lettres, & par les Académies, pour exciter à la vertu, par l'exemple des hommes dignes des éloges de tous les siècles, pour décrier le célibat, pour faire admettre l'inoculation, pour porter nos vues sur des objets utiles à la société, pour réveiller, dans tous les cœurs, les sentimens d'humanité, sont autant de monumens qui prouvent que la corruption n'a pas gagné tous les François.

Les charités innombrables, versées dans le sein des pauvres, pendant la disette qui a affligé la France cette année, déposent encore en faveur de nos contemporains. Notre siècle pourra se glorifier du patriotisme de M. Barberet, ancien Curé de Gironde, dans le Diocèse de Bazas, *Gaz. de France, année 1770, n° 37, p. 147*, qui s'expose au plus grand danger, pour aller au secours de ses Paroissiens qu'une inondation, aussi imprévue que terrible, avoit forcés de se réfugier sur le toit de l'Eglise de sa Paroisse. On citera toujours avec éloge la bravoure de

Christophe Levilain , Dragon du Régiment de Montécler , qui attaqua , avec succès , un loup furieux , à Domfront en Basse Normandie , & mourut , sans regret , des blessures qu'il avoit reçues dans ce combat ; du Chevalier de Bart , ce Garde-Marine courageux , qui brave la fureur des flots , pour arracher des bras de la mort un de ses camarades. Les récompenses , accordées par le Ministère à ces généreux François , feront germer les mêmes vertus.

Les prix , destinés à la vertu & au travail , fondés en 1770 , à l'exemple de la Roziere de Salency , par M. Philippe Fiot de Neuilly , Comte de Dracy , dans sa Terre de Neuilly ; la consommation des affranchissemens des payfans , faits dans les terres , par M. le Marquis de S. . . les Bureaux de conciliation établis par le même à Malestroit & autres lieux , à l'exemple de M. le Marquis de Mirabeau ; la destruction du gibier dans le territoire de Navarre , & le produit de la vente de ce gibier , appliqué au paiement de la taille des habitans , par Mgr le Duc de Bouillon , rendront immortelle la mémoire de ces amis des hommes. Combien de traits , qui me sont inconnus , n'appuieroit-ils

pas encore mon assertion ! Ne désespérons pas de notre siècle. Tant de voix s'élevent en faveur de l'humanité, tant d'exemples illustres persuadent la bienfaisance, qu'on peut tout espérer de l'avenir.

37 [*Le spectacle effrayant qu'offrent les familles, justifie, en quelque sorte, un célibat destructeur, &c. p. 58.*] A cet effrayant tableau, il ne sera peut-être pas hors de propos d'opposer un trait d'amour conjugal bien consolant pour ceux qui goûtent du plaisir à croire à la vertu.

Je fus envoyé, en 1760, par Madame Bouhier, dans le village de Ruffey, éloigné de cette Ville d'un peu plus d'une lieue. Une fièvre putride maligne y régnoit épidémiquement. Dans ma tournée chez les malades, on me conduisit chez une femme d'environ trente ans, dont le mari étoit mort quelques jours auparavant : elle étoit attaquée de la même maladie. J'étois accompagné du Curé du lieu, & d'un Chirurgien. Notre arrivée ne parut pas intéresser la malade : elle gardoit un profond silence. Je l'approche, l'interroge, & cherche à relever son courage, en lui représentant ce qu'elle avoit lieu d'attendre de celle qui m'envoyoit. Vain-

cue par mes importunités, elle se tourne vers moi, & me dit d'un ton fait pour déchirer l'ame : *Je vos suis ben obligée, ainsi qu'à Madame : je ne prendrai point de remedes : mon mari est mort : j'étions pauvres ; mais je nous aimions ben.* Dès ce moment, elle ne parla plus à personne, ne prit ni nourriture ni remedes, & mourut le lendemain, sixieme jour après la mort de son mari.

38 [*Un préjugé de décence, se joignant à l'indolence qui les faisoit redouter, les a interdits à tout homme en place, & les permet à peine à la jeunesse, p. 63.*] Louis XII, voyant des Conseillers qui jouoient à la pomme, leur dit que, s'il les trouvoit encore une fois à cet exercice, il les traiteroit comme les Gardes, au lieu de les regarder comme des Magistrats sur lesquels il se déchargeoit de la plus importante de ses fonctions.

Je ne fais si c'est à cette époque qu'il faut fixer l'origine du préjugé qui a profcrit les jeux d'exercice, & les a fait regarder comme peu séans aux gens occupés d'affaires sérieuses ; mais, sans manquer au respect dont je suis pénétré pour un Monarque qui a mérité l'auguste nom

de Pere du Peuple , ne pourrois-je pas dire que le propos de Louis XII n'étoit pas assez réfléchi ? L'excès seul de ces jeux pouvoit être blâmable. D'ailleurs , les gens en place peuvent-ils croire qu'en sacrifiant leur santé à ce préjugé , ils se rendent plus respectables , tandis qu'ils vivent , pour la plûpart , dans la plus grande dissipation ; qu'ils perdent leur tems en visites inutiles , en repas , en jeux sédentaires & ruineux , & que , par une parure recherchée , ils affichent le désir exclusif de plaire aux gens frivoles ?

39 [*Nos ancêtres mangeoient beaucoup de viande , & buvoient du vin avec excès : ils étoient gourmands & ivrognes , p. 67.]*
 Je ne voudrois pas affirmer qu'on n'a rien gagné au moral dans la révolution qui s'est faite dans nos goûts ; mais je puis assurer qu'en abjurant l'ivrognerie , nous avons beaucoup perdu du côté physique. La crapule bachique nous rendoit plus sujets à l'hydropisie que nous ne le sommes ; mais , à combien d'autres maux le peu d'usage que nous faisons du vin ne nous laisse-t-il pas en proie ? Si la plûpart des ivrognes périssent de maladies aiguës ou d'hydropisie , ils sont moins exposés aux

maladies putrides , telles que le scorbut & les fievres nerveuses putrides. Presque tous vieillissent ; aucun d'eux n'est attaqué de vapeurs.

Salomon disoit : *Date vinum iis qui amaro sunt animo , & bibant.* M. Grosley , qui , dans son Ouvrage intitulé : *Londres* , cite ce proverbe , attribue , tom. 2 , p. 17 , la mélancolie des Anglois à la petite quantité de vin qu'ils boivent ; & , depuis que la plûpart de nos François sont devenus hydropotes , nous voyons les mélancoliques se multiplier au point que le suicide ne nous fait plus horreur , & que le nombre des insensés , qui osent ainsi disposer de leur vie , augmente chaque jour.

S'il étoit vrai que l'hydromanie influe sur ces événemens , ne seroit-on pas dans le cas de regretter le tems où nos compatriotes savoient boire du vin ? Ceux qui me connoissent , ne prétendront pas que j'aie des raisons particulieres pour excuser l'ivrognerie : je la blâme autant qu'elle mérite d'être blâmée. Je connois les avantages de l'eau , & j'en conseille bien souvent l'usage ; mais l'excès , de part & d'autre , me paroît vicieux.

40 [*L'art , par la combinaison de differen-*

tes especes de substances alimentaires, &c.
 p. 68.] Dès le regne de Henri III, on se plaignoit que les viandes étoient si fort déguisées par des hachis & des sauces, qu'elles étoient méconnoissables. Cet art empoisonneur a été porté si loin de nos jours, que l'on ne sert presque plus de rôti, & que jusqu'aux végétaux subissent, sur nos tables, des métamorphoses & des altérations qui nous privent des avantages qu'on pourroit tirer de leur usage. La moutarde même, qui devoit suffire pour soutenir l'appétit, & qui, par sa vertu antiseptique, empêcheroit la digestion de tourner à la putridité, est bannie de la plûpart des tables, parce qu'elle n'est point assez flatteuse, & que nos fibres délicats en seroient trop vivement irrités.

41 [*Aussi, le nombre des Gens de Lettres, de ces hommes dignes du respect de tous les âges, est bien peu considérable, p. 74.*] Ce que j'avance sur la rareté des Gens de Lettres, paroîtra peut-être un paradoxe; mais qu'on veuille bien jeter un coup d'œil sur la plûpart de ceux qui en ambitionnent le nom, & l'on fera convaincu de la justesse de ma remarque.

Suffit-il , pour mériter d'être mis dans cette classe estimable , d'avoir acquis des connoissances superficielles , de se contenter de lire des journaux , d'enfanter quelques ouvrages éphémères frivoles ou licentieux ? Voilà pourtant les seuls titres du grand nombre de ceux qui aspirent aux honneurs de la Littérature. La dissipation excessive , dans laquelle vivent la plûpart de nos contemporains , ne leur permet pas de plus grands efforts ; & le bandeau de l'ignorance viendrait immanquablement couvrir encore nos yeux avant la fin de ce siècle , si les Académies ne soutenoient pas l'émulation ; si ces compagnies , dont on a cru pouvoir mettre l'utilité en problème , n'étoient pas comme autant de digues opposées au torrent de la corruption.

42 [*Leurs mœurs , en détruisant leur santé , sont également pernicieuses à leurs contemporains , qui s'autorisent de leur exemple , p. 75.]* Comme l'influence de la vie sédentaire & de l'étude sur la santé est , on ne peut pas mieux , exposée dans le *Traité des maladies des Gens de Lettres* , donné par M. Tissot , je me fais un devoir d'y renvoyer ceux qui veulent con-

noître plus en détail les dangers auxquels expose le travail de cabinet. On y trouvera un développement lumineux des principes d'après lesquels ont raisonné une infinité d'Auteurs anciens & modernes, & sur-tout George Francus, dans son Discours, de *Studiorum Noxa*, prononcé à Heidelberg en 1673, & Ramazini, dans sa Dissertation, de *Litterarum Morbis*.

43 [On verra que le défaut d'exercice, que trop d'attention à éviter le froid & le chaud, &c. p. 82.] Tous les Livres de Médecine sont remplis de détails qui rendent sensible cette influence de nos mœurs.

On demandoit à Boheraave quelle étoit la cause de plusieurs maladies ignorées des anciens. Sa réponse fut : *Coquos numera*. M. le Clerc, qui la cite dans l'Histoire Naturelle de l'Homme Malade, p. 167 du tom. 1, dit qu'il auroit pu ajoûter, & *otiosos*. Cette addition eût été d'autant plus convenable, que le même Auteur le dit formellement ailleurs : *Prima lex sanitatis non satiari cibus ; proxima impigrum esse ad laborem*.

M. le Clerc, dans l'excellent Ouvrage que je viens de citer, p. 57 du t. 2, fait une remarque sur l'effet des mœurs

des Russes, bien applicable à cette circonstance.

Les Mougiks (les gens du peuple) sont très-sobres, menent une vie très-active, & se conduisent, dans la plûpart des occasions, de façon à donner beaucoup de forces à leurs fibres. Tous les Moscovites prennent souvent des bains chauds ; mais ceux-ci, au sortir de ce bain, se jettent à la riviere, ou, lorsqu'elle est gelée, font des trous dans la glace, & y puisent de l'eau dont ils s'arrosent.

Les Seigneurs & les hommes riches font, au contraire, livrés à une vie voluptueuse : ils passent dans leur lit au sortir du bain, & y prennent une boisson cordiale, qu'ils nomment *kalchan*.

Il en résulte que le Mougik est gai, alerte & robuste, & se guérit de plusieurs maladies par ces bains ; que le Grand Seigneur, au contraire, est mou & sujet à des fluxions, à des maux de gorge, à des rhumes opiniâtres, à des catharres qui dégènerent souvent en asthme ou en phthisie.

44 [*De la petite vérole, &c. p. 83.*]
L'expérience justifie encore cette assertion. La petite vérole est presque toujours funeste aux gens aisés ; le pauvre n'en est la

victime qu'autant que le préjugé en faveur des échauffans vient contrarier les vœux de la nature.

45 [*Un onanisme l'a réduit à cet état affreux, &c. p. 89.*] Ces deux tableaux sont imités de ceux dont M. Tissot a embelli son important *Traité de l'Onanisme*, & j'ai déjà été plusieurs fois dans le cas d'en reconnoître la vérité.

46 [*On ne peut pas méconnoître l'influence des mœurs sur cette cruelle maladie, p. 94.*] Un des plus sûrs moyens de parvenir à la connoissance de l'origine d'une maladie, ou de déterminer l'époque où elle a régné le plus fréquemment, est de remonter au tems où les Médecins en ont traité *ex professo*, & où il a paru le plus d'ouvrages sur cette matiere.

Or, M. Tissot est le premier qui ait écrit sur les maladies occasionnées par l'onanisme. Il n'y a eu que très-peu d'ouvrages sur la nymphomanie, avant M. de Bienville; & les vapeurs ont principalement occupé les Ecrivains en Médecine, depuis le commencement de ce siècle. L'Extrait & le Catalogue des ouvrages qui ont paru sur les maladies nerveuses,

placés à la suite du Traité des Nerfs, de M. Whytt, en présentent quarante-six, à compter par le Traité des Vapeurs, par Dumoulin, donné à Paris en 1703. En faut-il davantage pour prouver que toutes ces maladies sont bien plus communes de nos jours qu'elles ne l'ont jamais été ?

47 [*Fuyez les repas trop somptueux, & sur-tout les soupers, qui ne peuvent flatter vos goûts qu'aux dépens de ce que vous avez de plus précieux, p. 98.*] M. Molin, célèbre Praticien, plus vulgairement connu, dans Paris, sous le nom de *Dumoulin*, & mort depuis quelques années, disoit, & je le lui ai souvent entendu répéter, qu'il ne s'étoit jamais levé la nuit pour des gens qui n'avoient pas soupé. Il ne faut pas donner trop d'extension à cette assertion. Il est certain que, dans le cours d'une maladie aigue, il arrive quelquefois, pendant la nuit, des accidens qui obligent à rappeler le Médecin ; mais le propos de M. Molin prouve que ce Clinique célèbre avoit observé que les soupers somptueux produisoient fréquemment des maux cruels, dans la nuit même qui les suivoit. Il n'est aucun Médecin qui n'ait eu occasion de faire la même observation ; & le plus

simple raisonnement rend sensible cette influence des soupers sur la santé.

Lorsque la pâte alimentaire séjourne trop long tems dans l'estomac, elle y contracte une acrimonie vicieuse. Pour en favoriser le passage dans les intestins, il faut, de la part du corps, une action modérée. Il est donc évident qu'il y a beaucoup de désavantages à se livrer à un sommeil de plusieurs heures, après avoir surchargé son estomac.

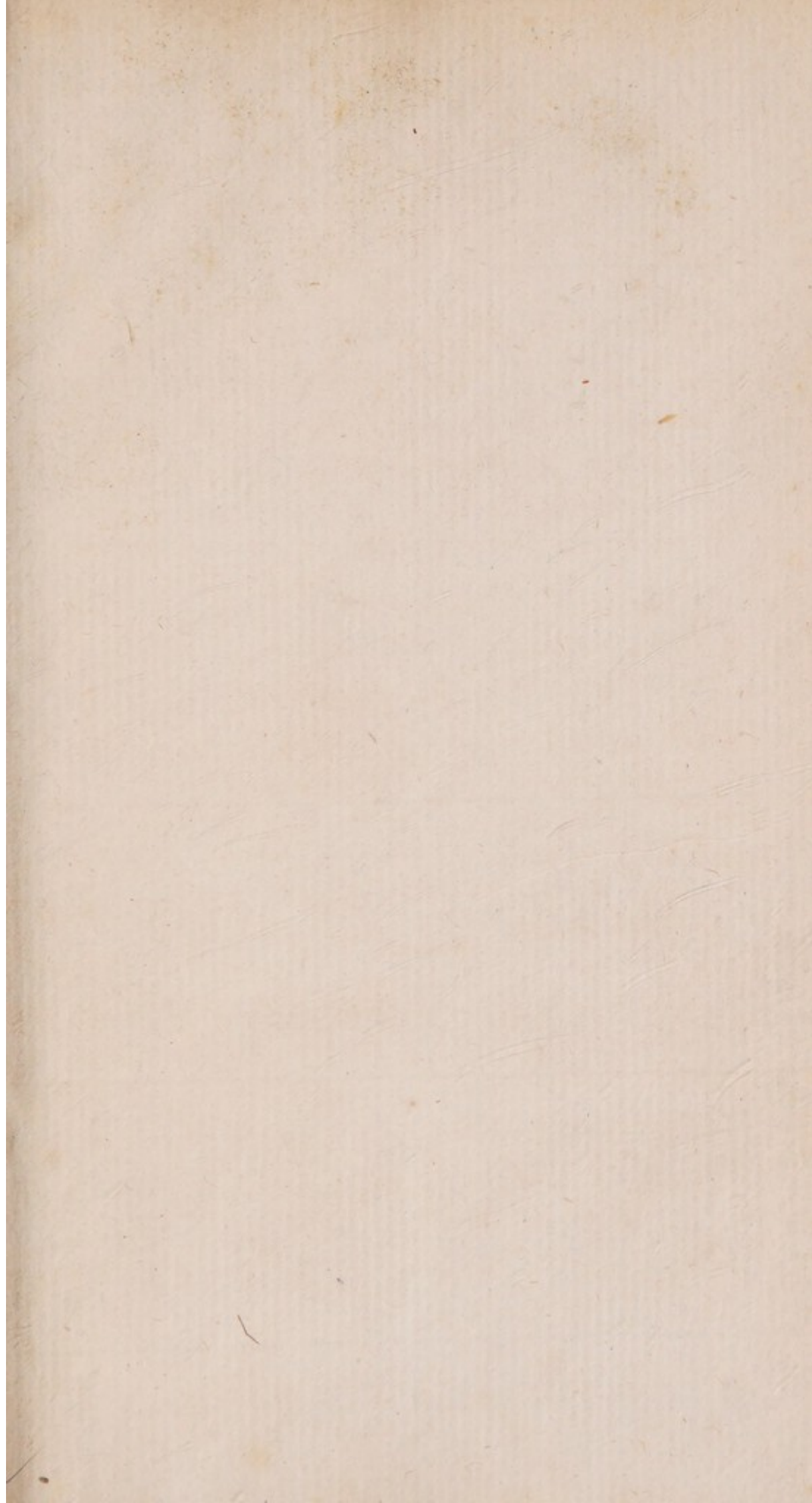
La conversion du chyle en sang, qui se fait quelques heures après le repas, exige encore une activité de nos organes, une force mécanique dont ils sont privés, en partie, pendant le sommeil. Une constitution forte peut seule balancer les désavantages qui en résulteroient; & nos Sibarites sont trop foibles, pour pouvoir compter sur la force de leur organisation.

Ajoutons que, dans le tems où l'on est couché, comme les gros vaisseaux, qui distribuent le sang aux parties inférieures, & qui le reportent au cœur, se trouvent placés sous l'estomac, si celui-ci est distendu par une grande quantité d'alimens, il les comprimera, & y rendra le cours du sang difficile; d'où il suit que le sang est forcé à séjourner dans le poumon, ou

à se porter à la tête; que celui qui étoit ramené par la veine cave, s'arrête dans les vaisseaux du bas-ventre; delà, ces obstructions qui se forment peu-à-peu dans les visceres; ces engorgemens de la poitrine, qui, dans le commencement, occasionnent des étouffemens, connus sous le nom de *cochemar*; ces embarras de la tête, qui donnent quelquefois subitement lieu à des apoplexies, & conduisent fréquemment à l'imbécillité.

F I N.

18
The first part of the book is devoted to a general
introduction to the subject of the history of the
United States. It is divided into three parts: the
first part is devoted to the history of the
United States from the discovery of the continent
to the establishment of the Constitution; the
second part is devoted to the history of the
United States from the establishment of the
Constitution to the present time; and the
third part is devoted to the history of the
United States from the present time to the
future.



Il regno di Eragnani 150 —
meridionale —

26/c

no 88.





